

[L'Est du Québec](#)

Trump teinte le Festival du journalisme de Carleton-sur-Mer

Par [Gabrielle Pichette, Le Soleil](#)

25 mars 2025 à 04h00

5 minutes



Tout au long de la fin de semaine, des journalistes des Coops de l'information seront présents pour discuter, modérer ou commenter l'actualité. (Bertin Leblanc)

Dans une ère où le Canada et les États-Unis se livrent une guerre commerciale sans précédent, le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer (FIJC) ne pouvait pas passer à côté du sujet le plus chaud de l'heure. Une question sera sur toutes les lèvres lors de l'événement: jusqu'où ira Donald Trump?

Réunissant plus de 80 invités pour une soixantaine d'activités, le FIJC est de retour du 15 au 18 mai. Le contexte politique, économique et médiatique aux États-Unis sera au centre des conversations pour cette troisième édition.

«Par rapport à l'information, Trump est probablement le principal défi qu'on a eu à affronter depuis très, très longtemps», estime Bertin Leblanc, directeur général de l'événement.

Afin d'aborder le sujet qui touche le Québec depuis février, une conférence nommée «Populisme: de Berlusconi à Trump» portera sur l'aspect de vérité du président des États-Unis, Donald Trump. Le journaliste de *La Presse*, Yves Boisvert, se lancera dans le sujet accompagné de plusieurs collègues journalistes, le samedi après-midi.

«On ne sait plus très bien où se situe la vérité, et ça, c'est arrivé en partie avec Berlusconi, mais bien plus fort avec le premier mandat de Trump où il parle de réalité alternative», poursuit M Leblanc.

Pour clore l'événement, une deuxième conférence sur le sujet aura lieu dimanche matin. Nommée «Jusqu'où ira Donald Trump?», elle sera modérée par Patrice Roy, journaliste à Radio-Canada.

Pour le directeur du festival, il n'y avait pas d'autre choix que d'aborder la situation économique entre le Canada et les États-Unis. «On avait l'impression que la démocratie américaine était inébranlable, même après le premier mandat de Trump, mais là, on s'aperçoit qu'en fait, c'est fragile.»

[Les Coops de l'info au rendez-vous](#)

Tout au long de la fin de semaine, des journalistes des Coops de l'information seront présents pour discuter, modérer ou commenter l'actualité.

Notamment lors de la toute première conférence du festival, «Les journalistes sportifs sont-ils des gens sérieux?», où le journaliste sportif du *Soleil* Mikaël Lalancette aura la chance de discuter avec des collègues du milieu.

Le monde du journalisme s'invite en Gaspésie



Photo: Benoît Daoust Bertin Leblanc, organisateur du Festival international de journalisme de Carleton-sur-mer

[Caroline Montpetit](#)

Enfant, Bertin Leblanc devait attendre la fin de la journée pour lire le journal *Le Soleil*, qui arrivait tardivement dans sa ville de New Richmond, dans la baie des Chaleurs, en Gaspésie. « *Le Soleil* arrivait en fin d'après-midi et j'attendais pour aller le chercher au dépanneur. Et ça n'arrivait pas tous les jours. Je m'en souviens, j'étais toujours un peu frustré parce que des fois il n'y avait pas de livraison », dit-il.

Aujourd'hui, c'est lui qui emmène le monde en Gaspésie, en y organisant le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer (FIJC), dont la troisième édition s'ouvrira jeudi. Au programme, plusieurs poids lourds du monde de l'information du Québec et d'ailleurs, dont la caricaturiste Coco, de [Charlie Hebdo](#), l'animateur Guy A. Lepage, hôte incontournable de *Tout le monde en parle*, mais aussi de jeunes producteurs d'information

comme Gaspard G ou Émile Roy, des journalistes de France et d'Italie, des photographes et des chercheurs.

Bertin Leblanc a quitté New Richmond pour étudier le journalisme à Jonquière. « Je me voyais en Tintin », se souvient-il. Il a ensuite pratiqué son métier au Québec, puis autour du monde via Bruxelles, Washington et Paris, où il a entre autres travaillé comme caméraman et réalisateur pour Radio-Canada, couvrant des conflits comme ceux de la Bosnie ou du Rwanda. Il habite encore à Paris aujourd'hui. Il est actuellement aux communications de l'organisme français Ensemble contre la peine de mort, après avoir travaillé à l'Organisation internationale de la Francophonie et à Amnistie internationale, notamment.

En matière de journalisme, il refuse de parler de « crise » des médias, même si de nombreux événements du festival se penchent sur l'avenir des médias. On y parlera du procès des journalistes, de l'[intelligence artificielle](#), de ce qu'on appelle la post-vérité, de la désinformation et de réseaux sociaux. On y parlera aussi d'environnement et de crise climatique, notamment à travers le regard gaspésien.

À lire aussi

- [La montée des info-influenceurs](#)

Mieux informés

« Je crois que les gens sont mieux informés qu'avant, dit tout de même Bertin Leblanc. Ce n'est pas parce qu'il y a eu la disparition du papier que les gens sont moins informés, au contraire. Les gens sont plus connectés, s'informent différemment. La mutation numérique, en fait, elle a libéré, elle a donné accès à quand même beaucoup plus de titres, beaucoup plus de diversité. J'ai des amis de la Gaspésie qui me parlent de papiers qu'ils ont lus dans *The Guardian* ou dans *Le Monde*. Ça n'aurait pas été possible il y a 25 ans. »

Il précise que la Gaspésie a été l'une des premières régions à être équipées en fibre optique au Québec, que « la balance migratoire en Gaspésie s'y est stabilisée il y a quelques années et qu'elle est aujourd'hui en croissance ». Le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer se veut un événement grand public, qui rapproche la population des producteurs d'information. Environ le tiers du public du FIJC vient de la Baie-des-Chaleurs. Le reste vient de la Haute-Gaspésie, du Bas-Saint-Laurent, de Québec, de Montréal, et même de Sherbrooke. « Les gens viennent en famille, avec leurs enfants et leur chien », raconte Bertin Leblanc.

« On développe une nouvelle offre touristique qui n'est pas uniquement basée sur la nature. Une dame a dit que c'était du tourisme intellectuel. C'est un tourisme qui s'adresse à l'intelligence des gens », dit-il.

L'idée de ce festival lui est venue d'événements semblables qui se tiennent en Europe, notamment le Festival international de journalisme de Pérouse, en Italie. Vivant en France depuis longtemps, il remarque que le rapport des Français au débat est très différent de celui des Québécois.

« Ce n'est pas le rapport des Français à l'information qui est différent en France, c'est le rapport au débat. En France, on aime débattre, ça fait partie de l'ADN des Français. Au

Québec, on est beaucoup plus poli, beaucoup plus calme, il y a moins d'espace pour exprimer des opinions différentes. Et puis, la presse en France est polarisée depuis très longtemps. Il y a des quotidiens de gauche, de droite, d'extrême droite et de gauche du milieu, etc. Donc, le paysage n'est pas gris, il est beaucoup plus nuancé. »

De nouvelles formes

Il tient aussi à y présenter du journalisme offert sous de nouvelles formes. Cette année, le Théâtre À tour de rôle, de Carleton, présentera des extraits du livre [Gaza avant le 7 de Guillaume Lavallée](#), journaliste québécois à l'Agence France-Presse. Le Festival a aussi mis de l'avant dans le passé les expériences journalistiques livrées sous formes théâtrale ou bédéistique. « Les nouvelles formes de journalisme, j'y tiens mordicus », dit Bertin Leblanc.

Les jeunes, quant à eux, ne sont pas en reste. Le journal *Le Curieux*, qui a consacré une édition spéciale au FIJC, les initie au monde de l'information. Les jeunes de l'école Saint-Donat de Maria ont ainsi eu l'occasion de poser des questions à la journaliste internationale de Radio-Canada Marie-Ève Bédard, à la caricaturiste française Coco ou au photographe Charles-Frédéric Ouellet.

C'est d'ailleurs précisément après la tuerie qui a décimé les artisans du journal satirique *Charlie Hebdo*, à Paris, que la journaliste Anne Gaignaire a senti le besoin de créer ce magazine d'initiation au journalisme pour les jeunes du Québec, une façon pour eux d'interroger le monde qui les entoure. Son but, dit-elle, est « d'expliquer aux enfants ce qu'il se passe autour d'eux et de contribuer à en faire les citoyens éclairés de demain ».

Grande entrevue avec Coco, caricaturiste à *Charlie Hebdo* et à *Libération* **L'art et la manière de rire de tout**



PHOTO FOURNIE PAR LES ÉCHAPPÉS

Corinne Rey, alias Coco, caricaturiste à *Charlie Hebdo* et à *Libération*

Ce printemps, pour la première fois de sa vie, Coco traversera l'Atlantique. Destination, l'Amérique. Et plus particulièrement : Carleton-sur-Mer, au bord de la baie des Chaleurs. Pour ses grands espaces et sa nature sauvage ? Évidemment ! Mais aussi, surtout, pour y parler de liberté d'expression.

Publié le 15 mai



[Judith Lachapelle La Presse](#)

« L'Amérique, c'est un pays de liberté d'expression, non ? », dit la caricaturiste française, d'un ton moqueur. « Bon, c'est vrai que maintenant, les codes sont un peu bousculés, avec la liberté d'expression totale telle que le conçoivent Elon Musk et Donald Trump... »

C'est à l'invitation du Festival international de journalisme de Carleton-sur-Mer que Coco – Corinne Rey de son vrai nom – viendra s'entretenir avec le public de cet enjeu qui imprègne tout son travail, toute sa carrière depuis qu'elle a commencé dans le métier de caricaturiste. C'était il y a près de 20 ans, auprès d'autres plumes féroces du satirique magazine *Charlie Hebdo*.

C'est aussi à cause de *Charlie* que la réputation de Coco l'a précédée chez nous. Le 7 janvier 2015, après avoir dû quitter un peu plus tôt la réunion des collaborateurs rassemblés dans les locaux du magazine, elle est tombée nez à nez avec deux hommes armés et encagoulés.

Ils l'ont menacée et obligée à leur donner le code pour déverrouiller la porte d'entrée. Ils se sont engouffrés, elle est restée derrière, pétrifiée. Le carnage a fait 12 morts, dont 8 artisans de la rédaction. Ses collègues, ses mentors, ses amis.



PHOTO MARTIN BUREAU, ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE

Policiers, enquêteurs et pompiers assemblés devant les locaux de *Charlie Hebdo*, à Paris, quelques heures après l'attaque terroriste visant le journal satirique, le 7 janvier 2015

La reconstruction a été longue et difficile – elle le raconte dans le magnifique album *Dessiner encore*, paru en 2021. Portée par la solidarité du public, les membres restants de la rédaction de *Charlie Hebdo* ont relancé le journal. Coco était là, comme d'autres anciens et des nouveaux venus qui se sont ajoutés. À partir de 2021, elle a commencé à collaborer au journal *Libération*, avant d'en devenir la caricaturiste attitrée.

Alors, de quoi parlera-t-elle aux festivaliers du bord de la mer ? De son métier de journaliste, bien sûr. « C'est ce qui nous importe à nous aussi, les dessinateurs de presse, de montrer l'état du monde par le prisme du dessin. »

Mais elle parlera aussi de ce terrain de jeu qui balise la liberté d'expression des caricaturistes français, héritiers d'une longue tradition de fous du roi qui défendent farouchement le droit de rire de tout... mais pas n'importe comment.

« Notre liberté d'expression, elle est gigantesque, mais elle n'est pas illimitée », précise-t-elle. Le cadre juridique français pose les limites de la diffamation, de l'injure. La désinformation, dit-elle, ce n'est pas de la liberté d'expression.

« Quelqu'un comme Musk qui veut une liberté totale de parole, je trouve que c'est dangereux », soutient-elle.

Et ce cadre imposé, « ce n'est pas quelque chose que je vois comme une contrainte quotidienne », dit-elle. « Le cadre, à force de le pratiquer, je sais ce que je peux dire. On peut dire des choses avec beaucoup de force avec le dessin. »

EN RIPOSTE AUX 10% DE D
DOUANE SUR LES PRODUITS I



ILLUSTRATION FOURNIE PAR COCO

Une force qui a le pouvoir de choquer. Il y a dix ans, la fureur d'islamistes à l'endroit des caricaturistes qui avaient dessiné le prophète Mahomet était bruyante et meurtrière – l'attentat terroriste à *Charlie Hebdo* a été revendiqué par Al-Qaïda. Mais ils n'étaient pas les seuls religieux à vouloir faire taire les caricaturistes. « Dans l'histoire de *Charlie*, il y a eu beaucoup plus de procès avec des cathos intégristes, surtout dans les années 1990 », dit Coco. « Ils devenaient virulents dès qu'il y avait un dessin sur Jésus. »

Aujourd'hui, les attaques ne passent plus tant par le canal judiciaire, mais empruntent très souvent celui des réseaux sociaux. « Ce n'est pas seulement en ce qui concerne les dessinateurs de presse, mais pour tout le monde, dit-elle. À l'origine des menaces, il y a cette espèce de côté désinhibé de l'anonymat derrière l'écran et le clavier. »

L'an dernier, c'est un dessin sur Gaza qui a fait pleuvoir les menaces... et aussi les soutiens. Coco y met en scène un garçon affamé qui pourchasse des rats dans les ruines, avant de se faire réprimander par sa mère qui lui rappelle le jeûne du ramadan. On l'a accusée de manquer de respect envers les Palestiniens, et certains déformaient tellement le propos au point où ils affirmaient que la dessinatrice comparait les Palestiniens à des rats !

« C'était vraiment injustifié. Je soutenais la population palestinienne qui était dans un état de famine épouvantable. Et on sait que cette famine, elle est causée par les bombardements israéliens », dit-elle. L'évocation du ramadan, « c'était à peine d'ironiser sur le fait que le jeûne allait compliquer davantage la vie des Palestiniens qui souffraient déjà ».

Après avoir survécu à l'attentat de 2015, vécu sous protection policière depuis 10 ans, on ne lui en voudrait pas d'éviter certains sujets sensibles... « Ah, mais non. Au moment de faire le dessin, je ne me suis pas dit : je ne le fais pas parce qu'il y a "ramadan" et "Gaza" dedans. Ce que j'avais envie de dire dans ce dessin, c'était de montrer une situation – la famine à Gaza – qu'il faut pouvoir dénoncer. »

« Je ne sais pas si on s'habitue aux menaces... On ne devrait pas s'habituer », poursuit-elle. Chose certaine, ces menaces ne restent plus sans réponse : des plaintes sont déposées contre leurs auteurs qui dépassent les bornes, des arrestations ont eu lieu, et certains se sont retrouvés devant les tribunaux. « Je trouve qu'il est important de porter plainte. On ne peut pas laisser impunément les gens dire tout et n'importe quoi. »

**GISÈLE
PELICOT:**

**UN
FÈ
DE**



ILLUSTRATION FOURNIE PAR COCO

« Il est bien normal que les gens puissent parler de nos dessins, que ce soit en bien ou en mal. Bien souvent, les sujets un peu clivants suscitent des débats. Il y a des gens qui défendent la satire, d'autres qui trouvent qu'on pousse le bouchon trop loin. Ils ont tout à fait le droit de penser, de donner leur avis. Mais rien ne saurait justifier qu'on soit insulté, menacé, voire plus. »

« Mais je ne passe pas longtemps à regarder sur les réseaux ce que disent les fous, ajoute-t-elle. À ce moment, je suis déjà passée au dessin du lendemain. » Il y a encore tant d'autres injustices à dénoncer par le rire, par cette manière qu'a la caricature de prendre un pas de côté pour observer le monde. Pas question de se laisser paralyser par la peur de choquer. Parce que si on se soucie trop « du degré d'offense des uns et des autres, qu'ils soient d'extrême gauche, d'extrême droite, ou de n'importe quel courant, on ne peut absolument plus rien dessiner, quoi ».

C'est parti pour le Festival international du journalisme

Notre journaliste arpentera les couloirs du Festival en quête d'histoires à raconter tout au long du week-end.



Radio-Canada a profité du Festival international de journalisme de Carleton-sur-Mer pour engager, comme elle le fait un peu partout au pays, une discussion avec le public sur l'information.

Photo : Radio-Canada

- [Joane Bérubé \(Consulter le profil\)](#)



[Joane Bérubé](#)

Publié le 16 mai à 12 h 56 UTC+2

Écouter l'article

La version audio de cet article est générée par la synthèse vocale, une technologie basée sur l'intelligence artificielle.

À l'heure de la post-vérité, de la désinformation et du populisme, le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer offre trois jours d'échanges qui oscillent entre ateliers de réflexions sur l'information et contenu d'actualités politiques et environnementales.

Jean-François Deschênes, vidéaste en Gaspésie, Marie-Ève Bédard, reporter de Radio-Canada à l'étranger, vivent des réalités bien différentes, mais racontent tous deux les histoires de leur monde, de notre monde.

En région, Jean-François Deschênes a déjà rencontré le sujet de son dernier reportage au palais de justice à l'épicerie devant un étalage d'oranges. Une rencontre plutôt agitée.

Publicité

Au travail au Moyen-Orient, Marie-Ève Bédard ne pourra pas profiter d'un peu de répit pour discuter de son métier au festival de Carleton-sur-Mer. Négociations internationales obligent.

[AILLEURS SUR INFO : Réforme forestière au Québec : « C'est sûr que j'ai très peur! »](#)

C'est sans elle que les festivaliers aborderont la nouvelle carte du Moyen-Orient ou la couverture journalistique des enjeux environnementaux ou encore sur le contexte médiatique dans lequel le journaliste évolue. La [programmation reste riche](#) et éclatée.

[Journalistes en région](#)

Jeudi soir, la section régionale de la Fédération professionnelle des journalistes offrait une mise en bouche aux discussions qui attendent les festivaliers avec un panel de trois journalistes qui couvrent l'actualité locale et régionale en Gaspésie et aux Îles-de-la-Madeleine.

S'il y avait de jeunes aspirants journalistes dans la salle, ils ont peut-être été déçus.

C'est une réalité bien prosaïque de leurs métiers que les trois journalistes, Jean-François Deschênes, Isabelle Larose et Gilles Gagné, ont mis au jour. Entre rédiger sur la route, nourrir les multiples plateformes web, télé, radio puis attendre les réponses des ministères qui n'en finissent plus de ne pas arriver, le temps de réflexion n'est pas bien long.

Publicité

Puis, les histoires s'étoffent avec des anecdotes, comme celle du ministre qui cuit son steak pendant une entrevue. Ce récit tout simple et d'autres viennent incarner la réalité du métier.

Ce festival de rencontres entre citoyen et journaliste permet alors d'ajouter un sens particulier au métier de reporter, celui de la proximité avec son sujet, à l'opposé d'une information virtuelle et anonyme.



Le panel de journalistes de la Gaspésie, animé par Caroline Farley, avait été invité par la section régionale de la Fédération professionnelle des journalistes a présenté les particularités de la couverture locale et régionale.

Photo : Radio-Canada / Joane Bérubé

De même vont ces histoires régionales rapportées par les radios privées et communautaires, la télé communautaire, privée et publique, les sites internet. Certaines s'ancrent dans le récit commun et finissent par avoir le poids de leurs impacts dans le milieu. Un maire devient inapte à siéger, un service de santé rouvre, un nouvel événement culturel émerge.

Ce genre d'échanges est aussi un indéniable rappel de l'intérêt public de l'information régionale.

Les trois panélistes en ont d'ailleurs profité pour rappeler qu'ils ont besoin de l'aide de leurs concitoyens pour les aiguiller vers des sujets de reportage. Un rappel réussi, si l'on en croit ce commentaire de l'assistance : On veut entendre parler de nous!

[Radio-Canada veut savoir](#)

Cette envie que les médias donnent la parole aux citoyens est revenue un peu plus tard lors de la rencontre citoyenne organisée par Radio-Canada.

La société d'État organise un peu partout au pays des discussions avec le public sur la perception de l'information.

Et c'est un public averti, celui du festival, qui s'est prêté au jeu. Il y a par contre fort à parier que les gens qui ont perdu confiance envers les médias ne fréquentent pas les festivals de journalisme.



Radio-Canada avait organisé une rencontre citoyenne afin de discuter de la relation du public avec l'information.

Photo : Radio-Canada

C'est donc sans surprise que le public présent a démontré un niveau de confiance assez élevé envers les médias.

Par contre, ce public avisé n'en a pas moins abordé les questions de transparence, d'éthique et de rigueur élémentaires à la profession. Un citoyen s'est notamment interrogé sur la présence de Guy A. Lepage comme invité du festival.

L'animateur de Tout le monde en parle fera l'objet d'un entretien mené par Jean-François Lépine, samedi.

Parmi le public, des gens ont indiqué consulter de multiples sources d'information, chercher des angles de traitement différents, notamment en information internationale. D'autres se sont montrés assez critiques des réseaux sociaux tout en s'interrogeant sur l'apport de l'intelligence artificielle.

La radio, la télévision, l'information en continu ont toujours une place importante. Les réseaux sociaux aussi, très associés aux plus jeunes générations, notamment en raison du traitement moins formel de la nouvelle.

Il ressort de ces discussions que les gens veulent entendre plus de nouvelles de leurs conseils municipaux, plus d'environnement et moins de nouvelles sensationnalistes.

Plus de nouvelles? Vraiment? La question se pose. La fatigue informationnelle n'est pas loin.

Une voix s'élève pour inviter les gens de l'information à parler de nouvelles plus positives, de ce qui réussit, en environnement, par exemple. L'objectif serait d'abaisser le stress et l'anxiété suscités par un surcroît de mauvaises nouvelles.



En préouverture du Festival international de journalisme de Carleton-sur-Mer, deux discussions entre journalistes et citoyens.

Photo : Radio-Canada / Joane Bérubé

Voilà, c'est dit. Parler de nous autrement, mais parler encore de nous.

Comment? Il reste trois jours, du 16 au 18 mai, pour y réfléchir.

La caricaturiste Coco à la rencontre du caribou montagnard



Photo: Caroline Montpetit Le Devoir La caricaturiste et illustratrice Coco (Corinne Rey) au Festival de journalisme de Carleton-sur-mer en mai 2025

[Caroline Montpetit](#)

Publié le 21 mai

Coco, caricaturiste de [Charlie Hebdo](#) et de *Libération*, rescapée du terrible attentat contre *Charlie Hebdo* survenu à Paris en 2015, est partie à la recherche du caribou montagnard dans le parc de la Gaspésie ce week-end. Sans surprise, elle est revenue sans en avoir aperçu, mais l'animal continuera de nourrir son travail.

Invitée du Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer, cette croqueuse de réel, qui mettait les pieds pour la première fois en Amérique, a aussi un intérêt immense pour la cause animale, à laquelle elle a d'ailleurs consacré son dernier livre, *Pauvres bêtes*. Le deuxième tome mentionnera le fragile caribou montagnard québécois, compromis par la perte croissante de son habitat.

Coco, alias Corinne Rey, est en quête de beauté. Ça l'aide à faire face au quotidien et aux blessures laissées par l'attentat islamiste qui a coûté la vie à douze personnes gravitant autour de *Charlie Hebdo*, parmi lesquels on trouvait les plus grands caricaturistes de France. Elle n'oubliera jamais, bien sûr, ce jour où deux terroristes cagoulés et armés de kalachnikovs lui ont intimé, dans l'escalier, d'ouvrir la porte de la rédaction où se trouvaient ses collègues.

Petite sous son épaisse chevelure noire et frisée, souriante malgré tout, elle répond avec une générosité infinie aux questions qu'on lui pose. Elle parle de Cabu, décédé sous les balles en 2015, qui lui a enseigné comment 50 % du travail du dessin d'une caricature tient dans le regard que l'on donne au personnage. « Avec son travail au *Canard enchaîné* et à *Charlie*, Cabu a inspiré beaucoup de gens parce qu'il cernait tout de suite les personnages politiques. » Il y avait aussi Charb, Honoré, Elsa Cayat, Wolinski, Bernard Maris, Tignous et les autres. Simon Fieschi, le plus jeune du groupe, webmestre du journal, est décédé près de dix ans plus tard, l'an dernier. « Une autre victime de l'attentat », dit-elle.

Dessiner pour survivre

Dessiner, jour après jour, lui permet de survivre. Son livre, *Dessiner encore*, est né lorsqu'il lui a fallu témoigner en cour d'assises, en 2020, du déroulement des événements le jour de l'attentat. « Je me suis rendu compte qu'il fallait que je pose un peu mon témoignage, que je sois précise dans ce que j'avais à dire. Je voulais être juste et j'ai commencé à dessiner un peu pour voir ce que ça donnait. Et je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose qui passait. J'y arrivais. [...] Ça m'a aidé à témoigner. [...] Les témoignages, c'était quelque chose. On expulse quand même une souffrance qu'on a tue, qu'on a chuchotée pendant des années entre nous. Et même si les gens connaissent un peu les faits, c'est très différent de le dire comme ça dans une cour d'assises et même devant des journalistes. »

Dans *Dessiner encore*, elle raconte, et dessine, la prise d'otages, les mitraillettes pointées sur elle, la terrible menace entendue : « C'est Charb ou toi ». Puis retentissent les bruits des coups de feu, et les pages suivantes sont noires. Couvertes de petites hachures à l'encre que Coco a tracées des heures durant. « J'ai fait ces pages la nuit, j'ai gratté des pages comme ça pendant des heures. Et en fait, pour moi, ça suffisait à raconter le silence de mort qui s'est abattu à ce moment-là, raconte-t-elle. J'avais trop de respect pour eux pour les montrer [les morts], mais ça suffisait à dire tout. Ils ont été l'éveil pour moi. Ils ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Ils m'ont tout donné pour que je puisse dessiner, être curieuse. Je n'ai pas de formation journalistique, je suis une journaliste sur le tas. Je pense que le moteur principal du journaliste, c'est la curiosité. Et puis l'envie, politique et engagée, de montrer des choses, de dénoncer. »

Se lever et affronter

Après le 7 janvier 2015, Coco dit avoir vieilli d'un seul coup. D'une jeune caricaturiste de 32 ans, jeune mère, elle est devenue l'une des plus anciennes chez *Charlie Hebdo* et a dû assurer l'encadrement des nouveaux. « Malgré tout, on avait envie de continuer le journal. Il y

avait une espèce d'injustice de se dire que le journal allait mourir. Parce que c'était quand même la volonté des terroristes de tuer le journal. On ne voulait pas leur donner ça. C'était vraiment la juste réponse à donner. Bien sûr que c'est un choix. C'est un choix un peu décisif, mais c'est le meilleur choix qu'il y avait à faire », raconte-t-elle.

Je suis émerveillée par la biodiversité dans son ensemble, que ce soit les insectes ou les oiseaux, toutes les espèces.

— **Coco**

Après, il a fallu accepter de déménager le journal dans un lieu secret, tolérer la présence constante de gardes du corps. Encore récemment, Coco a reçu des menaces de mort après sa caricature, parue dans *Libération*, illustrant la famine à Gaza et mettant en scène un musulman qui ne pouvait pas manger un rat avant le soir à cause du ramadan. « Pour moi, ça dénonçait la famine et l'état des lieux actuel en Palestine », dit-elle.

C'est dans la beauté du monde, en particulier celle de la nature, qu'elle trouve matière à ressourcement.

« Je suis émerveillée par la biodiversité dans son ensemble, que ce soit les insectes ou les oiseaux, toutes les espèces, dit-elle. Mon livre parle à la fois de la condition animale et de l'humanisme, des gens qui s'occupent d'eux [...] Il y a aussi des sujets de maltraitance, comme la corrida, qui est un vrai sujet, qui n'est toujours pas interdite, sous prétexte de tradition de divertissement. » Et il y sera aussi question du déclin tragique du caribou montagnard québécois...

Elle suit de près les travaux du naturaliste britannique David Attenborough. « C'est vraiment quelqu'un d'incroyable, cette vie, cette curiosité d'aller voir les espèces, d'aller les recenser, d'aller étudier les plantes. Je trouve ça vraiment fascinant. Qu'est-ce qu'il y a de plus humaniste que ça ? Je ne vois pas. Je suis fascinée par les céphalopodes aussi, parce qu'ils ont des formes d'intelligence vraiment phénoménales. Si je n'avais pas été caricaturiste, j'aurais été naturaliste. »

Pour elle, les journalistes devraient s'inquiéter de la fatigue informationnelle qui guette le monde. Plutôt que de baisser les bras devant l'effort à accomplir, « on devrait se lever et affronter ».

La classe (informée) de Madame Lise

Par [Mylène Moisan, Le Soleil](#)

21 mai 2025 à 04h00 |

Mis à jour le 21 mai 2025 à 15h04

5 minutes

6



La classe de madame Lise n'est pas comme les autres. (FIJC)

CHRONIQUE / En botanique, l'opération est simple, on repote une plante quand le pot est devenu trop petit ou que la terre est épuisée.

Pour la confiance envers les médias, c'est plus compliqué.

Mais non moins nécessaire.

J'ai passé la fin de semaine en Gaspésie où se tenait la troisième édition de ce qu'est devenu l'incontournable Festival international de journalisme de Carleton-sur-Mer. Un événement où,

pendant quatre jours, un public en or vient à la rencontre de gens des médias et de spécialistes venus de partout au Québec et au-delà pour parler du métier, y réfléchir surtout.

Le célébrer, aussi.

Participez à la conversation

Exprimez-vous. Laissez un commentaire ci-dessous et faites-nous part de votre opinion.

[Lire 6 commentaires](#)

On a parlé d'intelligence artificielle, de vérité, de post-vérité, de ces nouveaux conquérants de l'information qui réussissent le tour de force d'intéresser les plus jeunes au monde autour d'eux. On a parlé de journalisme sportif, des caribous, d'Ukraine, on a eu droit à une bouleversante pièce de théâtre sur Gaza, des entretiens avec Coco, caricaturiste survivante de Charlie Hebdo, un autre avec Guy A. Lepage mené par Jean-François Lépine.

Un programme costaud, impressionnant. «Ce festival-là est magique. [...] Le public pose les meilleures questions que j'ai jamais vues de ma vie», confiait d'ailleurs Laura-Julie Perreault, chroniqueuse internationale à *La Presse*, mardi matin au micro de Pénélope.

Mais il y avait plus impressionnant encore, la concentration de jeunes au pied carré. Des élèves du primaire, du secondaire, des étudiants en Art et technologie des médias du cégep de Jonquière, d'autres de l'UQAM, tous passionnés d'information, venus au festival pour entendre parler de journalisme, aussi pour poser des questions.

C'était beau à voir, à entendre.



Une journée du festival a été consacrée aux jeunes. (FIJC)

À travers le discours pessimiste sur la perte de confiance des gens envers les médias, sur la fatigue informationnelle qui provoque chez certains une écœurantité aiguë de tout ce qui est nouvelles, de voir des jeunes passionnés d'information a l'effet d'une bouffée d'oxygène sur

un feu qui étouffe. Selon une étude de NETendances de l'Académie de transformation numérique, deux tiers des jeunes s'informent sur les réseaux sociaux, mais ils s'informent.

Je trouve que c'est une excellente nouvelle.



Étaient invités au festival ceux qui informent par les réseaux sociaux. (FIJC)

C'est le cas de mes deux gars, deux ados tout ce qu'il y a de plus typiques et qui, je ne sais trop comment, arrivent à s'informer à travers le nombre incalculable de vidéos qu'ils regardent sur leur téléphone. Bon, ils en connaissent parfois davantage sur la politique française que canadienne et québécoise, c'est déjà ça.

Mais à l'école primaire Saint-Donat de Maria en Gaspésie, ça commence encore plus tôt pour les élèves qui ont la chance d'atterrir dans la classe de madame Lise, une passionnée d'actualité qui a décidé d'intégrer les médias à son enseignement. Dans sa classe de quatrième année, tout est un prétexte pour s'informer, vous imaginez bien le cadeau qu'est pour elle le festival.



Madame Lise devant sa classe (CSS René-Lévesque)

Lise Cayouette a compris depuis longtemps qu'il n'y a rien comme un projet concret pour que les élèves aient le goût d'apprendre, que c'est 1000 fois plus efficace que de travailler dans le vide. «Si on vous demande d'écrire une lettre qui ne sera envoyée à personne, vous allez vous demander, c'est quoi l'intérêt?» qu'elle explique dans une [capsule vidéo](#).

Partant de ça, madame Lise s'est alliée avec [Le Curieux](#), une formidable revue d'actualité pour les jeunes que je ne connaissais pas, et elle a mis ses élèves de 9 et 10 ans à contribution pour un numéro spécial destiné au festival. Pendant des semaines, les jeunes ont appris les rudiments du métier, autant le journalisme écrit que l'univers du balado, et ils ont pigé dans l'impressionnante liste d'invités du festival pour mettre en application ce qu'ils ont appris.

Du lot, peut-être un futur journaliste.



Patrice Roy et son fils Émile, qui suit à sa façon les traces de son père. (FIJC)

Tant mieux si elle a pu éveiller quelques vocations, mais le plus important est ailleurs. Ses élèves ont compris l'importance d'être bien informé, de départager une information fiable d'une fausse nouvelle. Ils ont pris goût à savoir ce qui se passe autour d'eux, à poser des questions, à aller chercher des réponses.

Ça leur servira toute leur vie.

Dans un monde où on a parfois l'impression que l'information de qualité est à l'étroit, que le terreau dans lequel elle se dépose est fertile comme un sol d'argile compacté qui empêche l'eau d'atteindre les racines, il fait bon de voir qu'on peut, petit à petit, repoter la confiance. C'est aussi le pari que relève le festival, plus couru d'année en année.



Le public en redemande d'année en année. (FIJC)

Et ce n'est pas un hasard s'il se tient dans la Baie-des-Chaleurs, à 75 kilomètres de New Carlisle, village où a grandi René Lévesque. Ce n'est pas un hasard non plus que le festival soit rendu possible par la fondation qui porte son nom, celui qui a dirigé le Québec ayant d'abord été un éminent journaliste, un redoutable vulgarisateur.

C'est à lui qu'on doit le thème du festival, «être informé, c'est être libre».

L'inverse est aussi vrai.

Repenser la démocratie, en Gaspésie

Par [Marie-Claude Lortie, Le Droit](#)

17 mai 2025 à 04h00

4 minutes

5



Perspective / On est vendredi, c'est le début de l'après-midi et à Carleton-sur-Mer, une municipalité d'environ 4100 habitants, à 1000 kilomètres d'Ottawa, 800 km de Montréal et 560 km de Québec, dans l'église, on parle de politique au Moyen-Orient.

Il y a l'animatrice Manon Globensky de Radio-Canada, le journaliste Jean-François Lépine, le reporter de l'Agence France-Presse Guillaume Lavallée et Lorenzo Trombetta, correspondant de ANSA, la grande agence de presse italienne, à Beyrouth.

Ils expliquent Gaza, la situation politique en Israël, ils parlent de la Syrie.

Dans la salle, les bancs sont remplis et on entendrait voler une mouche ou soupirer un homard.

Il y a d'autres membres du monde des médias dans l'auditoire, mais surtout, très majoritairement, des gens du public. Des lecteurs, des auditeurs, des téléspectateurs, des étudiants aussi. Un joyeux mélange de têtes blanches et de têtes tout court, qui écoutent attentivement et posent des questions difficiles, sur la pertinence ou non d'utiliser le mot génocide dans la couverture de la guerre au Moyen-Orient ou les difficultés que rencontrent les reporters pour savoir vraiment ce qui se passe dans l'enclave palestinienne.

Nous sommes au Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer, un événement présenté par la Fondation René-Lévesque, l'ancien journaliste devenu politicien, qui est né et a grandi sur la Baie des Chaleurs.

Dans cet univers gaspésien protégé, on se sent bien loin de Donald Trump, de la désinformation qui menace la démocratie, des craintes soulevées par l'intelligence artificielle.

On discute de journalisme. Et on découvre que celui-ci passionne encore des tonnes de gens.

Plusieurs activités d'ailleurs, sont à guichet fermé. Guy A. Lepage interviewé par Lépine samedi après-midi? Oubliez ça. Les places se sont vendues pratiquement aussi vite que celles pour le dernier concert de Beyoncé.

Qui aurait cru qu'après le cirque, l'humour, la chanson francophone, le quad, même le journalisme aurait son festival? Et que la thématique intéresserait quelque 2000 visiteurs venant de Montréal, de Rimouski, de Saguenay? Et des conférenciers français ou italiens? Et toute une bande de gens de la région, bénévoles, amateurs eux aussi de nouvelles et de salles de nouvelles, qui accueillent les visiteurs, les transportent, les informent et passent trois jours baignés dans les conversations sur le journalisme.

Une quête de civilité?

Au Danemark et en Suède, on organise, depuis plusieurs années maintenant, des événements un peu semblables qu'on appelle des festivals de la politique, *Folkemødet* en danois. Et là aussi, on discute en vrai, dans des lieux un peu isolés, sur la mer, de sujets sérieux mais passionnants.

L'isolement provoqué par la numérisation de nos communications, par la disparition de lieux traditionnels d'échanges en personne, au quotidien, est-il en train de nourrir le goût, le désir de nouveaux types de rencontres citoyennes?

La violence verbale des conversations sur les réseaux sociaux, si on peut appeler cela des conversations, a-t-elle déclenché une quête de civilité?

Dans la Grèce antique déjà on retrouvait ces lieux de discussion essentiels aux échanges dans les cités.

La recherche scientifique montre que la conversation apporte de réels bienfaits au cerveau. Elle aide les êtres à mieux échanger et à mieux se côtoyer.

Et la recherche scientifique montre aussi que la qualité des relations que nous entretenons avec les autres a un impact direct sur notre santé et notre longévité.

Notre monde a besoin de plus d'espaces, de moments de la sorte pour retisser des liens même avec ceux avec qui on n'est pas nécessairement d'accord.

Reprenons l'idée des Grecs, transportée en Gaspésie, et ramenons la chez nous pour reconstruire, «re-booter» la démocratie, un dialogue cordial, une causerie passionnante à la fois.

Un festival effervescent pour Carleton-sur-Mer



Carleton-sur-Mer accueillait du 15 au 18 mai, le Festival international du journalisme. (Photo d'archives)

Photo : Radio-Canada / Marguerite Morin

- [Marguerite Morin \(Consulter le profil\)](#)



[Marguerite Morin](#)

Publié le 19 mai à 22 h 57 UTC+2
Écouter l'article | 3 minutes

Depuis trois ans, le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer (FIJC) attire bon nombre de visiteurs et génère des retombées économiques, soit une « effervescence » bénéfique pour la communauté de la Baie-des-Chaleurs.

Au Manoir Belle Plage, le FIJC signe désormais le début de la saison touristique pour l'établissement hôtelier. En plein mois de mai, l'hôtel de Carleton-sur-Mer affiche complet à l'occasion du festival.

Le Manoir Belle Plage (Photo d'archives)

Photo : Radio-Canada / Isabelle Larose

Notre taux d'occupation en mai est de 52 % et pendant les quatre jours du festival on est plein à 100 %, illustre la directrice générale de l'hôtel, Héroïse Tanguay-Beaumont.

Juste de voir l'achalandage dans le village, c'est quelque chose qu'on n'avait pas au printemps avant, donc il y a décidément un impact sur tout le village, ajoute-t-elle.

Héroïse Tanguay-Beaumont est la directrice générale du Manoir Belle Plage. (Photo d'archives)

Photo : Radio-Canada / Isabelle Larose

[AILLEURS SUR INFO : Oilers, tarifs et géopolitique : Carney fait grimper les attentes](#)

Même constat du côté du propriétaire de la Brûlerie du Quai, Dany Marquis, qui a remarqué une hausse de l'achalandage.

Au niveau des ventes, c'est sûr que ça fait du monde qui passe en boutique, qui achète du chocolat, du café et des choses comme ça et qui découvre ce qu'on fait, indique-t-il.

Autre fait marquant pour l'entrepreneur, son café est devenu le théâtre de rencontres et de discussions, en marge du festival.

Ça a amené beaucoup de gens dans le café, avec de l'énergie, des discussions, des débats. Pour moi c'est ce qui est bénéfique pour l'entreprise et la communauté, explique Dany Marquis.

C'est comme une espèce d'effervescence culturelle, mais pas culturelle au sens d'artistique, mais plutôt intellectuelle. C'est comme une espèce de bouffée d'air frais.

Une citation de Dany Marquis, propriétaire de Brûlerie du quai

[Doublent l'assistance](#)

Le comité organisateur du FIJC retient, de son côté aussi, que le public était bel et bien au rendez-vous, que ce soit des gens venus des grands centres ou d'ailleurs en Gaspésie.

Les billets qui se sont vendus rapidement au lancement de la programmation, en avril dernier, étaient un bon indicateur de la popularité de l'événement, indique le directeur général du FIJC, Bertin Leblanc.

On a été très agréablement surpris, voire même un peu dépassé, par l'affluence [...]. On pensait avoir 200 ou 300 personnes par jour, mais on a facilement doublé ce chiffre, confie M. Leblanc, en entrevue dimanche au *Téléjournal de l'Est-du-Québec*.



Le directeur général du Festival international de journalisme, Bertin Leblanc, se dit particulièrement satisfait du succès que connaît l'événement auprès du public gaspésien. (Photo d'archives)

Photo : Radio-Canada / Marguerite Morin

Par chance, les organisateurs avaient ajouté des places assises dans les lieux d'accueil des présentations, notamment dans l'église Saint-Joseph, tout près du Quai des arts, où se déroulait principalement le festival.



Les festivaliers étaient au rendez-vous pour les différents panels présentés dans l'église.

Photo : Radio-Canada / Luc Paradis

Les salles sont pleines, les gens sont contents. Aussi bien les journalistes et les spécialistes qui y participent que le public, qui continuent de nous remercier, résume Bertin Leblanc.

L'organisation du Festival international du journalisme a déjà confirmé la tenue de l'événement l'an prochain.

Le Festival du journalisme de Carleton dans la cour des grands

Par [Juliette Nadeau-Besse, Le Soleil](#)

18 mai 2025 à 18h06 |

Mis à jour le 18 mai 2025 à 18h48



À sa troisième édition, le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer gagne réellement en maturité. (Bertin Leblanc)

Le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer (FIJC) entre dans la cour des grands. Le grand public et les jeunes adultes sont au rendez-vous, se réjouissent les organisateurs.

«Ça devient vraiment un vrai festival populaire», célèbre Bertin Leblanc, directeur général de l'événement.

À sa troisième année, le Festival prend véritablement son envol avec entre 2000 et 2500 curieux venus y assister en Gaspésie, remplissant les salles à pleine capacité.

Surtout, 90% des participants sont du grand public contre seulement 10% de professionnels de l'information, se réjouit Bertin Leblanc.

«Notre constat de départ, c'est qu'il faut renouer le lien entre les citoyens et les journalistes», rappelle-t-il.

En plus, l'audience se rajeunit, constate le directeur général. «La salle d'où je sors, 80% des gens ont moins de 30 ans! Je suis hyper content», témoigne-t-il au bout du fil avec *Le Soleil*.

Sans compter que le public se déplace jusqu'en Gaspésie pour assister au jeune festival. Des visiteurs ont fait la route depuis Montréal, Sherbrooke et Ottawa, observe Bertin Leblanc.

De père en fils

À plusieurs reprises, les rencontres ont suscité de grandes émotions chez les participants, assure Bertin Leblanc.

Survivante de l'attentat à Charlie Hebdo, la dessinatrice COCO était de passage pour la toute première fois au Québec. Son témoignage 10 ans après la tragédie a su suscité l'émotion et rappeler le rôle de la liberté d'expression.

Le panel père-fils avec Patrice Roy et Émile Roy a particulièrement touché le public et mis en lumière l'évolution de l'information au fil des générations.

«C'était un moment très tendre. Il y a un vrai passage du témoin que j'ai trouvé merveilleux sur le plan journalistique, et sur le plan paternel, c'était vraiment très beau», confie l'organisateur.

Le thème des générations étant inévitable, le panel avec de jeunes créateurs sur le web est arrivé particulièrement à point, ajoute Bertin Leblanc.

À lire aussi

[Alexane Drolet: quitter Radio-Canada pour YouTube](#)

La jeune journaliste qui a quitté Radio-Canada Québec pour se lancer sur le web y était le lendemain de sa démission. Les créateurs numériques Émile Roy, Farnell Morissette, Gaspard G et elle ont pu échanger sur le défi plus qu'actuel d'informer les jeunes grâce au web.

Au total, 89 panélistes ont pris part à une cinquantaine d'activités en trois jours à Carleton-sur-Mer. Le festival compte 4000 entrées vendues.

Le journalisme et l'information, malgré tout

Après trois jours au [Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer](#), notre journaliste revient sur la liberté de presse et l'écosystème médiatique qui attend les futurs journalistes.



Le festival se préoccupe de la relève en offrant des ateliers aux jeunes qui s'initient aux règles du journalisme.

Photo : Radio-Canada / Jean-François Deschênes

- [Joane Bérubé \(Consulter le profil\)](#)



[Joane Bérubé](#)

Publié le 19 mai à 10 h 00 UTC+2

Écouter l'article | 7 minutes

La version audio de cet article est générée par la synthèse vocale, une technologie basée sur l'intelligence artificielle.

Journaliste. Qui veut encore de ce travail ingrat? Qui veut travailler le week-end, dans le temps des fêtes, avoir un horaire imprévisible, voir son travail scruté par des milliers d'yeux ou d'oreilles, recevoir des insultes. En plus, on les écoute de moins en moins. Vraiment, ça vous intéresse?

Parmi le public de Carleton-sur-Mer se glissent pourtant plusieurs étudiants en journalisme ou en communication. Ces jeunes de 20 ans, souvent moins, viennent d'assister à trois jours de shows de chaises dans cet improbable festival qui marie public, professionnels et apprentis.

Certains jeunes ont fait plus de sept heures de route pour partir de Jonquière, où se donne le programme Art et technologie des médias, pour se rendre à Carleton-sur-Mer.

Publicité

De belles têtes qui aspirent à raconter l'histoire du monde, comme ce Zachary qui transforme la citation Être informé, c'est être libre de René Lévesque par Faire du journalisme, c'est aussi être libre. Son optimisme l'honore. On en espère beaucoup de cette eau.

[AILLEURS SUR INFO : Oilers, tarifs et géopolitique : Carney fait grimper les attentes](#)

Devenir journaliste, c'était en fait le titre de la rencontre avec Laura-Julie Perreault, reporter et chroniqueuse à *La Presse*.

La planète comme terrain

La salle n'était pas pleine. C'est rare : habituellement, ça déborde. Quelques jeunes, une dizaine peut-être. Plusieurs têtes blanches aussi.

Il y a de plus en plus de formations, mais il y a maintenant presque mille ans, beaucoup atterrissaient comme journaliste par hasard ou à l'occasion d'un voyage. C'est le cas de Laura-Julie Perreault.

Pour elle, le journalisme peut être un métier très solitaire : C'est entre moi et mon calepin. C'est dire à quel point le temps long de la réflexion, de la recherche occupe une place.



C'est la journaliste Pénélope Garon (à droite) qui menait l'entretien avec Laura-Julie Perreault.

Photo : Radio-Canada / Joane Bérubé

Son métier, c'est pourtant d'être sur le terrain aux premières loges des horreurs du monde, de rapporter des histoires de partout, de gens dans tous les états de détresse : affamés, endeuillés, violentés, torturés, emprisonnés, censurés.

Publicité

Gaza, Ukraine, Congo, Pakistan, créer l'empathie, humaniser les douleurs lointaines est une mission complexe, coincée entre les dangers du terrain et la monotonie des bulletins d'information. Mon travail, c'est de donner la voix à d'autres. Il n'y a personne qui va changer le monde à lui tout seul. Moi, c'est mon petit bout, dit celle qui a écrit 40 chroniques sur ce qui se passe à Gaza depuis le 7 octobre.

Elle raconte bien, tout en délicatesse, faisant ressortir la lumière de récits trop souvent déchirants. Quand j'écris sur la Russie, sur l'Iran, je vois encore la poussière, j'ai encore le goût des kebabs. Quand j'écris, ça met des épices dans mon travail.

Pourtant dans le monde en général, ce ne sont pas les épices, mais plutôt les épines qui donnent le ton. Pour les journalistes, ces épines sont de plus en plus piquantes, pour ne pas dire mortelles.

[Le ratatinement](#)

On est beaucoup lu, on est très content de ça, mais c'est fragile.

Une citation de Laura-Julie Perreault, reporter et chroniqueuse à *La Presse*

Selon Reporters sans frontières (RSF), qui [vient de publier la version 2025 de son classement mondial de la liberté de la presse](#) dans le monde, les conditions d'exercice du journalisme sont difficiles, voire très graves, dans la moitié des pays du monde et satisfaisantes dans moins d'un pays sur quatre seulement.

Cette dégradation est une première dans l'histoire de ce classement.

Ce que RSF dit aussi, c'est que les contraintes économiques pèsent de plus en plus sur la presse mondiale. Cette année, 34 pays se distinguent par des fermetures massives de médias et le silence des journalistes. Il ne s'agit pas que de pays autoritaires ou pauvres.



Étudiant à l'ATM, à Jonquière, Zachary transforme la citation Être informé, c'est être libre de René Lévesque par Faire du journalisme, c'est aussi être libre.

Photo : Radio-Canada / Joane Bérubé

Les exemples de fermetures sont nombreux au Canada et se multiplient aux États-Unis. La crise des revenus a un réel impact sur notre travail, commente Mme Perreault, à laquelle s'est joint, plus tard dans la journée, l'ancien directeur de l'information de Radio-Canada Michel Cormier pour faire le point sur la liberté de presse dans le monde.

Pour les 100 jours de Donald Trump, la journaliste de *La Presse* rapporte que personne de ceux interviewés en 2016 n'avait voulu commenter le début du second mandat. Beaucoup se taisent quand l'argent et le pouvoir parlent, aux États-Unis comme partout.

Qui compte les buts?

La désinformation est un pouvoir horrible, commentait en matinée la journaliste Marie-Claude Lortie du quotidien *Le Droit*, dans un panel qui se demandait si la presse avait encore un pouvoir.

Le phénomène a toujours existé. Ce sont les moyens déployés pour le répandre qui ont changé. Ces moyens, que ce soient ceux des réseaux sociaux ou des empires médiatiques, sont planétaires, propriétés de conglomérats milliardaires. La concentration de la propriété médiatique reste encore un enjeu dans de nombreux pays, selon RSF.



La journaliste Marie-Claude Lortie (à gauche) a dénoncé la place de la désinformation dans l'espace public.

Photo : Radio-Canada / Joane Bérubé

Cédric, une jeune recrue qui travaillera à Radio-Canada cet été comme journaliste relève, veut rencontrer des gens, raconter leurs histoires. Mais, à l'évidence, le récit n'appartient plus qu'aux seuls journalistes.

Sur le web, les sources se multiplient et les journalistes peinent à se distinguer de la masse communicante.

Sur le plancher du festival, ils ne seront que quelques-uns à lever la main lorsqu'on demandera au public s'il s'informait sur les réseaux sociaux. L'auteur et journaliste Pierre Somany n'en est pas surpris. Les deux tiers des Québécois s'informent encore sur les médias traditionnels.

Ah, oui! À la fin de l'entretien avec Laura-Julie Perreault, la salle était pleine.

S'informer sur les réseaux sociaux

Notre journaliste arpente les couloirs du Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer en quête d'histoires à raconter tout au long du week-end.



Parmi les panélistes, une seule, Alexane Drolet, se définit comme journaliste.

Photo : Radio-Canada / Robert Mercier

- [Joane Bérubé \(Consulter le profil\)](#)



[Joane Bérubé](#)

Publié le 17 mai à 10 h 00 UTC+2

Écouter l'article | 6 minutes

La version audio de cet article est générée par la synthèse vocale, une technologie basée sur l'intelligence artificielle.

YouTube, TikTok, Instagram, les jeunes y sont, de même que de plus en plus d'informations valides et sérieuses. Une conférence sur les réseaux sociaux s'imposait donc à l'occasion du [Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer](#).

La rencontre avait été baptisée Les nouveaux conquérants de l'info. C'était dans une église, ils étaient quatre, comme les évangélistes; mais la comparaison s'arrête là.

Ces têtes d'affiche du monde de l'information numérique – Alexane Drolet, Gaspard G, Émile Roy et Farnell Morisset – ne travaillent dans aucune grande chaîne traditionnelle, mais ils sont là où les yeux sont, selon la formule du réalisateur et youtubeur Émile Roy.

Publicité

Il y avait aussi ces mots, entendus la veille, et restés bien en tête comme un nouvel adage, quelque chose d'important à ne pas oublier : La personne vaut autant que le message.

[AILLEURS SUR INFO : Oilers, tarifs et géopolitique : Carney fait grimper les attentes](#)

[Fonder sa chaîne YouTube](#)

La suite était dans l'air du temps et elle est venue d'Alexane Drolet. La journaliste numérique de Radio-Canada a quitté son poste, cette semaine, pour fonder sa propre chaîne d'information sur YouTube : Alexplique.

Les jeunes veulent voir des visages plutôt que des institutions, a conclu celle qui a été le visage numérique de la station de Québec sur les réseaux sociaux, tout comme sur l'application Info.

Pour la jeune journaliste, le boycottage des médias canadiens par les réseaux sociaux n'aura servi à rien. Ça fait juste bloquer les canaux de diffusion pour rejoindre les jeunes, estime-t-elle. Et c'est à eux qu'elle veut parler.

Je sens juste que s'il n'y a pas de journalistes qui se lancent dans l'arène, d'autres vont prendre la place.

Une citation de Alexane Drolet, fondatrice de la chaîne Alexplique

Ce saut sans parachute financier (sauf peut-être une éventuelle commandite de pizza) lui valait déjà quelque 7000 abonnés en seulement 48 heures après avoir créé une chaîne qui restait toujours en attente de son premier contenu.

Un capital de sympathie qu'il lui faudra maintenant monnayer pour survivre.



La discussion a attiré de nombreux festivaliers, mélange de citoyens et de professionnels de l'information.

Photo : Radio-Canada / Robert Mercier

Ça lui prendra au minimum 600 000 abonnés, explique le Français Gaspard G, qui a publié sa première vidéo à l'âge de 10 ans. Suivi par des abonnés des deux côtés de l'Atlantique, [il est une petite célébrité dans le monde de l'info numérique.](#)

Publicité

Alexane Drolet n'a pas tort quand elle cible la jeunesse. Ce sont majoritairement des jeunes de 18 à 35 ans qui l'écoutent, selon les données récoltées par Gaspard G.

C'est la clientèle rêvée de bien des entreprises de presse qui cherchent désespérément les sujets, le ton, le format, le canal et *tutti quanti* pour la rejoindre.

[Être ou ne pas être journaliste](#)

Mais voilà, on aime l'information, on a les deux mains dedans, mais il semble que le chapeau de journaliste soit un titre plus dur à porter que d'autres sur les réseaux sociaux.

Le youtubeur Émile Roy, qui oriente sa chaîne vers le documentaire en ligne, se définit comme réalisateur.

Gaspard G préfère le titre de créateur de contenu, même si on lui accole souvent le titre de journaliste puisqu'il travaille aussi pour la chaîne de télévision TF1. C'est aussi d'évidence un

homme d'affaires qui gère des employés, une société et une chaîne d'information sur YouTube.

Le quatrième participant à la discussion, Farnell Morisset, refuse aussi le terme de journaliste et préfère celui de vulgarisateur.

J'essaie, dit-il, de participer aux discussions collectives qu'on a besoin d'avoir. Des fois, c'est de l'information, mais c'est rarement de l'information que j'ai moi-même vérifiée.



La conférence qui portait sur les réseaux sociaux avait lieu à l'église de Carleton-sur-Mer, qui sert de lieux de discussion au Festival.

Photo : Radio-Canada / Jean-François Deschênes

Avocat, il s'adonne à l'info en dilettante et, malgré sa renommée, ne vit pas de ses publications et entend les faire au gré de son humeur, sans plan autre que son intérêt.

La seule qui revendique le titre de journaliste est Alexane Drolet. C'est en effet le besoin de sortir du carcan institutionnel qui l'a poussée à se lancer et non un rejet de la rigueur et des bonnes pratiques journalistiques.

[Heureusement qu'il y a Colgate](#)

Personnaliser les histoires, parler au je, donner son opinion, s'associer financièrement à des commanditaires, faire du placement de produit, donner des conférences : Alexane Drolet devra à la fois porter le message et obtenir la valeur du message. Les plateformes numériques ne la paieront pas pour sa contribution.

Curieusement, on ne peut que faire le parallèle avec les modèles d'affaires des journaux d'autrefois basés sur les recettes publicitaires.

En faveur d'une souveraineté numérique, Gaspard G déplore vivement le manque de transparence des algorithmes et le contrôle chinois ou américain des réseaux sociaux et il milite pour un financement public des entreprises d'informations numériques.

L'information coûte de l'argent. Il faut garantir une indépendance éditoriale aux médias d'hier et aux médias de demain, ne pas laisser les milliardaires, le monde du privé s'accaparer ce capital-là.

Une citation de Gaspard G

Le format, comme le canal de diffusion, ne fait pas la nouvelle qui, elle, a besoin de journalistes pour exister.

La force du service public est absolument centrale, commente Gaspard G. Il ne s'agit pas, dit-il, d'opposer ces deux univers médiatiques, mais d'y voir une complémentarité.

Ça ne peut pas être moi, l'avenir de l'info, renchérit Farnell Morisset qui souligne que les grands médias restent essentiels.

En à-côté

- Pour éprouver la censure sur TikTok, Farnell Morisset a lancé un message de sympathie aux Ouïghours en direct du Festival pendant la discussion. Est-ce que le message a été retiré?
- Des voisins de table discutent : qu'est-ce qu'un journaliste? L'un a écrit un livre sur le sujet, et l'autre travaille au Conseil de presse. Il paraît que ces nouveaux venus de l'info sur les réseaux sociaux sont des journalistes, même ceux qui pensent qu'ils ne le sont pas (ou qui ne veulent rien savoir de ce titre). Mon incursion dans la conversation m'a permis de repartir avec une petite brochure : Guide de déontologie journalistique du Conseil de presse du Québec. À lire, même pour les youtubeurs.

Trente secondes de doute avant de s'informer



Photo: Charles-Frédéric Ouellet Le Devoir Le festival s'est notamment intéressé à la question de l'éducation aux médias.

[Caroline Montpetit](#)

Publié le 20 mai

« Trente secondes avant d'y croire. » C'est le temps de doute, devant une information proposée par des réseaux sociaux, que suggère de prendre le Centre québécois d'éducation aux médias et à l'information pour développer l'esprit critique en matière de médias.

Dans la tempête de la désinformation qui souffle sur le monde, à l'heure où chacun peut publier ce qu'il veut sur les réseaux sociaux et être accessible à tous, l'éducation aux médias était au cœur des discussions au Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer. Au centre des débats : le clivage générationnel, qui partage les publics plus vieux, plus fidèles aux médias traditionnels, des publics plus jeunes, abonnés des réseaux sociaux. À ce sujet, les statistiques sont claires. Selon une enquête de l'Université Laval conduite en 2021, 67 % des jeunes de 18 à 24 ans s'informent en priorité sur les réseaux sociaux. Alimentés, voire dominés par des algorithmes, qui y dirigent en partie la circulation des informations, les réseaux sociaux condamnent souvent leurs usagers à converser avec des gens partageant leurs idées.

« Il y a des chambres d'écho dans les réseaux sociaux, qui font qu'on est toujours confrontés aux informations qui ressemblent à ce à quoi on croit déjà », disait Marie Couture, étudiante au cégep de Carleton-sur-Mer, et participante à un atelier. Au moment de faire un travail sur les masculinistes, elle a par exemple constaté que ceux-ci échangeaient dans des bulles en vase clos sur les réseaux sociaux. « J'aimerais ça enclencher un dialogue, pour essayer de comprendre, et parler avec quelqu'un qui a justement des idées très polarisées », disait-elle, évoquant la mouvance masculiniste alimentée par des influenceurs comme le Britannico-Américain Andrew Tate.

Apprendre à douter

Dans les ateliers que le Centre québécois d'éducation aux médias et à l'information donne dans les écoles depuis 2018, on suggère d'interroger ses sources, et éventuellement, de consulter des médias traditionnels, qui sont encadrés par un processus de rigueur et de vérification des informations diffusées.

« Si on leur apprend à douter, c'est déjà beaucoup », disait Anne Gagnaire, qui a fondé le magazine *Le Curieux*, qui vise l'éducation des jeunes à l'information.

Photo: Charles-Frédéric Ouellet Le Devoir Un panel au Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer

Mais ça n'est pas gagné. Selon des sondages, menés par exemple par le centre d'études sur les médias ou l'institut Reuters, la moitié des répondants considèrent Facebook comme un média très crédible. « Alors qu'on le sait, Facebook est un engin de désinformation puissant. On y trouve ce que l'algorithme a bien voulu faire de nous, et ce qu'on a laissé l'algorithme faire de nous », relevait Brian Myles, directeur du *Devoir*, qui participait à Carleton à un panel intitulé *Informé à l'heure de la post-vérité*.

Si la désinformation existe depuis très longtemps, elle a aujourd'hui le pouvoir, à travers les réseaux sociaux, de regrouper des communautés à la vitesse grand V, qui peuvent devenir « des fermes à fausses nouvelles », ajoutait Marc Gendron, éditeur du *Soleil*.

Émotion plutôt que raison

« C'est la proximité qui dicte la confiance, on tombe dans le ressenti. Aujourd'hui, on n'est plus dans "je pense donc je suis", mais plutôt dans "je pense donc c'est vrai" », selon Brian Myles. Les fausses nouvelles circulent six fois plus vite que les vraies, selon les données du Centre québécois d'éducation aux médias et à l'information, et elles font appel à l'émotion plutôt qu'à la raison.

Devant un tel clivage, les médias traditionnels font eux aussi le pari d'aller chercher de nouveaux lecteurs sur les plateformes de réseaux sociaux comme TikTok. « On doit être présents sur TikTok, on doit être présents sur YouTube, on doit vraiment essayer de joindre le public là où il est », disait Luce Julien, directrice générale de l'information de Radio-Canada. « Je ne peux pas juste me dire : "ils vont revenir quand ils vont être vieux". »

Mais ils y sont en concurrence avec ceux que le festival a nommés « les nouveaux conquérants de l'information », qu'on désigne comme des « créateurs de contenus », des « influenceurs », des « vulgarisateurs » voire des « néojournalistes ». Indépendants, ils

conçoivent souvent leur propre chaîne YouTube, qu'ils financent à même des revenus gagnés encore ou à l'aide de placements de produits.

En France, les youtubeurs HugoDécrypte et Gaspard G sont immensément populaires auprès des jeunes de 18 à 35 ans. Au Québec, Émile Roy diffuse du contenu sur sa chaîne YouTube et Farnell Morisset s'anime sur TikTok. Bâti dans un langage familier des jeunes, par des jeunes qui ont grandi avec Internet, ce modèle a, face aux médias traditionnels, la faiblesse de ne pas s'appuyer sur une équipe se chargeant de vérifier, de contre-vérifier et de garantir la qualité des informations diffusées. Les influenceurs bénéficient en quelque sorte d'un chèque en blanc de la part de leurs abonnés.

À lire aussi

- [La montée des info-influenceurs](#)

Il s'appuie aussi sur un modèle d'affaires qui ne garantit pas la non-intervention des ressources publicitaires dans le contenu. À cet égard, Gaspard G, qui est présentement à la tête d'une équipe, affirmait à Carleton-sur-Mer toujours chercher des commanditaires qui n'ont rien à voir avec le contenu des informations diffusées dans ses reportages. Il déplore d'être mis dans l'obligation de « se maquiller pour ses commanditaires », notamment parce que ces chaînes d'influenceurs ne reçoivent pas d'argent public en France.

Avocat de pratique et de formation, Farnell Morisset finance lui-même ses activités sur TikTok. Travaillant à partir du Québec pour une firme d'avocats new-yorkaise, il admet ne pas pouvoir traiter sur sa chaîne de sujets américains touchant ses activités d'avocat. « Je perdrais mon emploi », admet-il. Émile Roy admet lui aussi accepter certains placements de produits, mais surtout financer les activités de sa chaîne avec des revenus extérieurs de réalisateur ou de publicitaire.

Encore du papier

De l'autre côté du spectre de l'âge, il existe une population plus âgée qui, elle, ne prend pas le virage numérique. À Rimouski et en Gaspésie, les éditions Le Soir viennent de lancer deux éditions hebdomadaires en papier livrées à domicile. « Cela appartient aux publications Le Soir, associées aux Éditions Nordiques », explique la toute nouvelle directrice régionale adjointe de l'information, Johanne Fournier. Ces publications visent « des populations vieillissantes dans l'est du Québec. Il y a des gens qui nous disent : jamais je ne vais me mettre au numérique. Soit ils ne savent pas comment, ou parfois, ils n'ont pas d'ordinateur. Pour eux, le papier est important ».

En Retrait

Des crayons, des écrans et des barbares

Claude Lévesque

Après l'attentat qui a frappé la rédaction de *Charlie Hebdo*, les survivants ont décidé qu'ils continueraient à dessiner, qu'ils ne tarderaient pas à sortir un nouveau numéro. Ils ont tenu parole.

« C'était une façon de dire: vous ne nous avez pas enlevé notre liberté. Il aurait été intolérable de se dire: ils ont tué les journalistes, ils ont aussi tué le journal », explique Corinne Rey, alias Coco, qui a survécu au drame.

« Je suis passée de jeune dessinatrice à vieille dessinatrice », ajoute Coco, qui était l'invitée du Festival international de journalisme de Carleton-sur-mer (FIJC) le mois dernier. Et qui refuse de se considérer comme un « symbole ».

Le 7 janvier 2015, deux terroristes armés de fusils d'assaut ont pénétré dans les locaux de *Charlie Hebdo* à Paris. La dessinatrice, qui en sortait pour aller chercher sa fille à la garderie, est prise en otage et forcée de déverrouiller la porte de la salle de rédaction.

La fusillade qui s'ensuit fait douze victimes : les dessinateurs Charb, Cabu, Honoré, Tignous et Wolinski, l'économiste Bernard Maris, les éditeurs Elsa Cayat et Mustapha Ourrad, Michel Renaud, journaliste spécialisé en tourisme, l'employé à l'entretien Frédéric Boisseau et les policiers Frank Brinsolaro et Ahmed Merabet.

Les auteurs de l'attaque, les frères Chérif et Saïd Kouachi, qui avaient prêté allégeance à al-Qaïda, seront abattus par la police le surlendemain.

Un procès se déroulera entre septembre et décembre 2020 contre quatorze personnes soupçonnées de complicité. Coco sera appelée à témoigner et, pour s'assurer de ne pas dire n'importe quoi, elle dessine pour raviver ses souvenirs.

Dessiner encore

Il en résulte un album remarquable dans lequel elle raconte les circonstances qui ont précédé l'attentat du 7 janvier 2015 : la polémique déclenchée en 2006 lorsque l'hebdomadaire a publié douze caricatures de Mahomet déjà parues dans le journal danois *Jyllands-Postens*, les cocktails Molotov lancés sur les locaux de *Charlie* en 2011; puis, c'est la mise en joue de Corinne Rey par les terroristes et la fusillade (un black-out rendu par des pages noires); enfin, les événements qui ont suivi: l'attaque de l'Hyper Cacher, les débats dans la presse et dans le monde politique...

« Je ne comptais pas le faire au début, je ne pensais pas en être capable, mais ça s'est développé », relate Corinne Rey. L'exercice avait aussi un but thérapeutique qui s'ajoutait aux

séances d'hypnose et d'*Eye Movement Desensitization and Reprocessing* (qu'elle décrit avec beaucoup d'humour). « Vivre des assassinats aussi brutaux, on ne s'en remet jamais. J'ai la chance de vivre des moments agréables mais la sensation de vertige me revient », dit-elle aujourd'hui.

L'album contient ce qu'on pourrait appeler des métaphores graphiques, notamment d'immenses vagues bleues représentant les émotions qui ont submergé l'autrice et qu'on ne peut pas décrire avec des mots.

Coco travaille aujourd'hui au quotidien *Libération*, même si elle collabore à l'occasion à *Charlie Hebdo*. Existe-t-il des dessins qu'elle s'interdirait de faire aujourd'hui ? « Les limites sont définies par la loi, répond-elle. On n'a pas le droit de diffamer ou de dire des faussetés, mais il n'y a pas de trucs sur lesquels je me censure. »

Les modérés se font rares

Depuis les attentats de janvier 2015, les barbares n'ont pas chômé. Le monde a déploré, entre autres horreurs, l'invasion de l'Ukraine par la Russie, les massacres commis dans les kibboutz et au festival Nova par les terroristes du Hamas et du Djihad islamique, la sanglante punition collective infligée aux civils palestiniens par les forces armées israéliennes aux ordres de l'extrême droite.

La situation au Proche-Orient a fait spécifiquement l'objet, au FIJC, d'un panel et d'une pièce de théâtre, adaptation du récit intitulé *Gaza après le 7* (octobre 2023), écrit par le journaliste Guillaume Lavallée.

Jean-François Lépine, qui est le « parrain d'honneur » du festival, connaît bien la région. À la question de savoir si « la carte du Proche-Orient » a changé, il répond en signalant que les modérés ont disparu et ce, dans les deux camps. « En Israël, le centre est devenu l'ancienne droite », précise-t-il.

Restera-t-il des éléments du Hamas quand les armes se tairont enfin dans la bande de Gaza ? « L'idée est taboue pour Israël parce que cela voudrait dire que Tsahal et le gouvernement n'ont pas obtenu la victoire totale, qui était l'objectif de l'opération », selon M. Lépine.

Un rendez-vous populaire

Le Festival international du journalisme de Carleton-sur-mer en était à sa troisième édition. Sa popularité, tant auprès de la population locale que des curieux venus d'autres régions, semble aller grandissante.

Journalistes de médias « traditionnels », journalistes web, universitaires, créateurs de divers contenus numériques, etc. : 89 panélistes ont pris part à une cinquantaine d'activités. Contrairement aux congrès de journalistes, 90 % des personnes qui assistaient à ces événements venaient du « grand public ».

Comment s'informe-t-on à l'heure de la « post vérité », des algorithmes qui emprisonnent les internautes dans des chambres d'écho, et de l'intelligence artificielle, qui s'est rapidement imposée dans plusieurs aspects de la vie moderne, y compris dans le milieu de l'information ?

La « désinformation » et la « mésinformation » ont fait l'objet de plusieurs panels et ateliers, dont certains destinés aux jeunes.

« Quand la subjectivité prend le pas sur l'objectivité, tout se vaut »: Marie-Ève Carrignan résume ainsi la situation. « Avec Internet, tout le monde peut devenir producteur et diffuseur de nouvelles ... de contenu à tout le moins », ajoute la professeure de communication à l'Université de Sherbrooke.

En août 2023, Meta, la société mère de Facebook et d'Instagram, a bloqué les nouvelles canadiennes en guise de représailles contre la loi C-18 sur le partage des revenus des géants du web.

« En réaction, plusieurs lecteurs se sont abonnés aux sites Internet de leurs médias favoris, dont le *Devoir* », a remarqué Brian Myles, le directeur du quotidien montréalais. Même son de cloche de la part de Luce Julien, la directrice générale de l'information à Radio-Canada, qui participait à la même conférence intitulée *Informer à l'heure de la post-vérité*.

Le nouveau « meilleur des mondes » ?

L'intelligence artificielle en tant que telle n'a pas fait l'objet d'un panel, mais se trouvait souvent en filigrane. Le monde des médias est-il menacé par l'IA ? Cette dernière peut évidemment écrire des articles, surtout s'ils consistent essentiellement à trier et à organiser une masse de données.

Parfois l'IA ment, fait chanter des morts, « vole des jobs ». Certaines IA se rebiffent quand on essaie de les désactiver, d'autres animent et dirigent des robots tueurs. L'IA ira-t-elle jusqu'à dominer le monde, comme dans le dernier *blockbuster* de la franchise *Mission Impossible* ?

En 1997, Deep Blue a battu Garry Kasparov aux échecs. Aujourd'hui, l'IA gagne au jeu *Jeopardy* ... Si ç'avait été au jeu *Tout le monde veut prendre sa place*, on serait peut-être un peu moins surpris ...

Trêve de plaisanteries. Laissons le dernier mot à Coco. L'IA menace-t-elle les caricaturistes ? « Ce sont plutôt les photographes qui peuvent voir leur travail piraté. Dans les caricatures il y a trop d'émotion, il y a un certain esprit de déglingue. L'IA est trop carrée, n'arrive pas à être originale », répond la dessinatrice, qui se dit par ailleurs « fascinée par la biodiversité ». Fascinée au point d'avoir publié en février dernier un album intitulé *Pauvres bêtes !* Au point aussi d'être allée à la recherche de l'insaisissable caribou montagnard dans les Chic-Chocs !

On dit qu’être informé, c’est être libre, mais est-ce toujours le cas?



Photo: Olivier Zuida Le Devoir Les médias ne sont malheureusement plus le véhicule principal pour faire circuler l’information, observe l’auteur.

Alain Saulnier

Le signataire est l’auteur de «Tenir tête aux géants du web. Une exigence démocratique».

Publié le 21 mai **Idées**

À l’occasion du Festival international de journalisme de Carleton-sur-Mer (FIJC), le week-end dernier, les invités du panel auquel j’ai participé devaient commenter la très inspirante phrase de [René Lévesque](#) « Être informé, c’est être libre ». Et pour susciter le débat, on ajoutait : « Est-ce toujours le cas ? »

En guise de réponse, je dis : ça dépend...

Posons d'abord une première question : que signifie être informé ?

Ainsi, les Allemands étaient-ils « informés » par les médias du régime nazi ?

Les Américains d'aujourd'hui sont-ils libres lorsqu'ils s'informent par le truchement des journaux ultrareligieux dans certains États de la Bible Belt des États-Unis ? Sont-ils informés par les faits « alternatifs » si chers à [Donald Trump](#) ? Le sont-ils par ces médias de l'ultradroite qu'a introduits le président américain dans le Bureau ovale ?

Et nous, sommes-nous plus libres depuis l'apparition surprenante de médias comme Rebel News, qui se sont imposés après le débat des chefs du 16 avril dernier à Radio-Canada ?

L'information est un bien public. Dans ce cas, posons d'autres questions : qui informe, qui sont les propriétaires de cette information ? Qui la diffuse, qui la publie ?

Par exemple, que s'est-il passé en Italie lorsque les médias de masse, propriété du milliardaire Silvio Berlusconi, ont pavé la voie à son arrivée au pouvoir ? Autre exemple : qu'advient-il si l'information est véhiculée par l'empire médiatique de Vincent Bolloré, en France, qui se sert de ses médias comme CNews pour soutenir l'extrême droite ?

Qu'en est-il du rôle de Fox News, qui a moussé la popularité de Donald Trump aux États-Unis ?

Être informé, c'est être libre, certes, mais le sommes-nous en cette ère où les algorithmes des réseaux sociaux ouvrent la porte à un discours qui favorise la polarisation des idées et des opinions ?

Or, qui sont les multimilliardaires des réseaux sociaux ? [Elon Musk](#), la personne la plus riche de la planète, avec X. Mark Zuckerberg, au troisième rang des personnes les plus riches de la planète, avec Meta. Un autre, neuvième personne la plus riche, Sergueï Brin, cofondateur de Google, aussi propriétaire de YouTube, où circule abondamment la désinformation. Rappelons-nous les photos de ces mêmes multimilliardaires américains, dont Jeff Bezos, qui assistaient en première ligne à l'investiture de Donald Trump, en janvier. Ce sont eux les nouveaux oligarques qui ont donné leur appui à ce président aux allures de monarque, Donald Trump.

Dans ce cas, être informé par les réseaux sociaux, est-ce être libre ? Même lorsque Mark Zuckerberg met fin à la modération sur Facebook, laissant le champ libre à l'ultradroite et à ses propos racistes, sexistes, misogynes, homophobes et transphobes ?

Qu'en est-il de la liberté d'expression telle que définie par Elon Musk sur son réseau X, qui justifie l'accueil d'influenceurs d'extrême droite comme Andrew Tate ? Ou sur Truth Social, le réseau personnel de Donald Trump ?

Dans un des panels du FIJC, on a aussi appris que plusieurs médias, après avoir été dépendants de Facebook et d'Instagram pour faire rayonner leurs contenus jusqu'au blocage de Zuckerberg, font maintenant migrer leurs contenus vers le réseau chinois TikTok. N'est-ce pas se jeter ainsi dans la gueule d'un autre loup ?

Face à cet univers numérique dont nous ne sommes pas les propriétaires, nos médias doivent exercer un contrepoids. La vérité contre le mensonge. L'information contre la désinformation. Heureusement, nous avons Radio-Canada et d'autres médias sérieux. Mais sommes-nous de taille ?

Voilà pourquoi, dans mon essai *Tenir tête aux géants du Web*, j'écris qu'il nous faut nous affranchir progressivement de notre dépendance des plateformes étrangères afin de récupérer notre souveraineté numérique. Aussi nos élus doivent-ils rapidement développer un plan stratégique à cet effet.

À la question « Être informé, c'est être libre, est-ce toujours le cas ? », ma perspective est donc simple : les médias ne sont malheureusement plus le véhicule principal pour faire circuler l'information. Sans compter que l'[intelligence artificielle](#) viendra ajouter une couche à ce combat extrême entre l'information et la désinformation.

Aujourd'hui, les médias ont perdu la course pour être les premiers à annoncer une nouvelle. Les réseaux sociaux les ont coiffés au « *finish* », diraient des journalistes en France. Être les premiers, c'était pourtant ce qui les motivait largement depuis toujours.

L'autre défi important des médias, c'est comment rapatrier les moins de 35 ans qui ne s'informent que par le truchement des plateformes étrangères. Pour ce faire, les journalistes et les médias doivent recentrer leur rôle dans l'espace démocratique et élargir leur présence de multiples façons pour atteindre tous les publics. Ce recentrage est heureusement bien amorcé. Leur mission essentielle est de contrer la désinformation afin de protéger notre démocratie, de plus en plus mise à mal en Occident.

Lors de sa venue à Montréal en avril 2024 dans un colloque à l'Université de Montréal, Edwy Plenel, de *Médiapart*, disait que « le droit le plus important, c'est le droit de savoir ». Il nous faut donc contribuer à ce droit de savoir, de connaître les faits, et ce, sur toutes les plateformes des médias traditionnels, dont leurs plateformes numériques. Il y a lieu de faire davantage la promotion de ces solutions de remplacement crédibles aux réseaux sociaux, particulièrement auprès des plus jeunes.

« L'heure des prédateurs » est venue, écrit l'auteur Giuliano da Empoli. Ces prédateurs sont ces multimilliardaires du numérique qui, par leur cupidité, propagent le chaos, ceux que, de mon côté, j'ai qualifiés de « barbares numériques » dans mon premier essai.

Si on veut être libres, parce que bien informés, il nous faut tenir tête aux géants du Web et viser à s'en affranchir progressivement pendant qu'il en est encore temps.

Le journal du programme de journalisme de l'École des médias — UQAM



- Isabelle Picard, Jeannette Martin et Shushan Bacon. - Maïté Paradis, L'Atelier

[Société](#)

Le Québec à travers la lunette des autochtones

[Maïté Paradis et Camélia Boussaid](#)

22 mai 25

« Tu as cinq minutes pour expliquer 400 ans de colonisation », témoigne Isabelle Picard, une ethnologue et chroniqueuse originaire de la communauté de Wendake. Des femmes autochtones se livrent sur l'inconfort de parler des enjeux de leur communauté dans les médias québécois lors d'une conférence présentée au Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer.

La conférence devait initialement s'intituler *Les Autochtones dans l'imaginaire québécois*. Toutefois, la journaliste à Espaces autochtones à Radio-Canada et issue de la communauté de Mani-Utenam, Shushan Bacon, s'est demandé pourquoi les Québécois n'étaient jamais ceux qui étaient imaginés par les Autochtones. Dans une visée de « recadrer » le narratif et encourager les Québécois à « faire leur bout de chemin », le thème a été adapté pour *Les Québécois dans l'imaginaire autochtone*. « On est toujours, mais tout le temps, en train de s'adapter à la société québécoise », explique Mme Bacon.

Une plateforme insécurisante

Il est établi par les trois femmes que la place offerte aux personnes autochtones dans l'espace public est souvent insécurisante. Selon Shushan Bacon, les médias affirment qu'il est important d'inclure davantage d'experts, de journalistes et de témoignages autochtones en leur sein, sans réaliser que plusieurs demandes d'entrevues sont refusées soit par inconfort ou anxiété.

Isabelle Picard explique qu'elle ne traite plus de certains sujets à la radio et refuse parfois des entrevues si les journalistes ont trop peu de connaissances sur les enjeux autochtones : « Malheureusement, on revenait tout le temps à des sujets comme les fameuses taxes, les impôts. »

L'ethnologue s'offre un « espace sécurisant » pour aborder publiquement ces sujets qui lui tiennent à cœur. « Heureusement, il y a plein de lieux, de médias, aujourd'hui, qui sont sécurisants. Mais il y en a encore quelques-uns qui nous attendent avec une brique [...]. Pour moi, ça ne me tente plus. »

Bacon rappelle que la colonisation invisibilise et réduit au silence les communautés autochtones depuis des générations. Cela ne fait pas si longtemps que ceux-ci ont commencé à « retrouver leur voix » et à s'exprimer publiquement sur des enjeux importants pour leur communauté, même à titre d'expert. « Ça fait seulement cinq ans que Michel Jean parle qu'il est autochtone », souligne Isabelle Picard à titre d'exemple.

L'Occident dans l'imaginaire autochtone

Les panélistes reviennent sur leur relation avec le territoire et les traumatismes intergénérationnels découlant des pensionnats.

Au-delà des traumatismes des pensionnats, « c'est souvent l'ethnocentrisme que l'on combat sans s'en rendre compte », affirme Mme Picard. Les panélistes expliquent qu'elles ont un rapport au monde différent de la vision occidentale, et l'expression de cette vision est essentielle à l'épanouissement des communautés autochtones.

Par exemple, l'approche quant à la médecine est différente, les peuples autochtones ayant une grande connaissance des plantes et de la médecine traditionnelle. Leur conception du droit est aussi différente, d'où la pertinence d'ordres juridiques autochtones parallèles aux institutions juridiques prédominantes.

Ainsi, « la façon dont [les autochtones] voient le monde n'est pas nécessairement celle qui est partagée par les autres », conclue Isabelle Picard.

Le caribou montagnard, un sujet chaud

[Heidi Leuenberger](#)

16 mai 25

L'extinction du caribou en Gaspésie soulève débats et frustrations sur la déforestation entre les communautés autochtones, les citoyens et un représentant de la MRC lors d'une conférence présentée au Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer.

La perturbation des habitats et la déforestation ont mené au déclin du caribou montagnard, présent en Gaspésie et en haute montagne. Selon le modérateur de la discussion, Joel Leblanc, les données scientifiques indiquent que la population du caribou comptait environ 140 individus en 2011. En 2023, ils n'en seraient plus que 25.

Des décisions controversées

Pour les Gaspésiens présents à la conférence, le problème est bien plus gros que l'extinction des caribous, qui cache la déforestation sur l'écosystème de la Gaspésie. Selon plusieurs d'entre eux, les prises de décisions de la MRC de la Haute-Gaspésie sont la raison de la destruction de l'écologie.

« C'est pas de l'aménagement forestier c'est de la coupe à blanc! », s'exclame un résident, Laurent Juneau. Il affirme que l'aménagement n'est qu'un terme pour déguiser les « horreurs » qu'il découvre lorsqu'il se promène dans la forêt exploitée.

Janette Martin, une femme de la communauté autochtone micmaque, semblait indignée des propos du technicien forestier : « Ça suffit! À quel moment on va dire, on arrête? Le territoire a été abusé, le territoire a été déchiré, le dommage est fait. »

Un problème économique

« C'est terrible et ça continue », mentionne une résidente, Danielle Campeau, sur la progression des activités industrielles, « ils coupent tout, ici et là, des nouveaux chemins constamment. Pour eux, les arbres sont des signes de dollar ».

Julia Reid Forget, présidente de l'entreprise Terre publiques, propose que le bois serve plutôt à faire rouler l'économie locale, comme pour construire des maisons ou des meubles, plutôt « qu'envoyer des 2 par 4 aux États-Unis » en quantité industrielle.

Mesures gouvernementales inexécutables

Le technicien forestier, M. Brenatchez, mentionne mettre en place les mesures des scientifiques sans problème et se décrit comme un amoureux de la nature. Il soutient qu'il désire s'acclimater comme il dit l'avoir fait, en réduisant le nombre d'usines de transport de bois de 5 à 3, sans toutefois abolir l'exploitation forestière.

Le gouvernement du Québec propose un plan sur la restauration active de l'habitat et vise à réduire les activités humaines sur 95% du territoire de la MRC de la Haute-Gaspésie. Ce « projet pilote » a pour but de réduire à 35 % le taux de perturbation de l'habitat du caribou. M. Bernatchez soutient qu'il « ne faut pas exagérer et amener le parc éolien à 35% de perturbation, là où il n'y a pas de caribou. »

Les Gaspésiens constatent le manque de couverture médiatique, prenant comme exemple le « projet pilote », proposé sans leur consultation : « les journalistes sont proches des élus et loin des citoyens. »

« C'est complètement faux, Radio-Canada est là toutes les semaines et font une excellente couverture, même si c'est vrai qu'il manque un correspondant permanent », rétorque le technicien forestier.

- Le Festival international du journalisme de Carleton-sur-Mer a accueilli trois correspondants à l'étranger pour discuter du Moyen-Orient. - Richard Bousquet

Société

Gaza à Carleton-sur-Mer : quand le Moyen-Orient s'invite en Gaspésie

[Mariam Jama-Pelletier](#)

22 mai 25

Le temps d'une journée, les bancs d'église ont laissé place à une centaine de citoyens venus non pas pour une messe, mais pour comprendre les fractures d'un monde lointain, celui du Moyen-Orient.

À Carleton-sur-Mer, village de 4 000 habitants avec une vue imprenable sur la baie des Chaleurs, le curé a été remplacé, le temps d'une journée, par trois journalistes venus décrypter la région du Proche-Orient.

C'est dans le cadre du Festival international du journalisme que trois journalistes correspondants à l'étranger sont venus à la rencontre du public gaspésien pour partager leurs

expériences sur les réalités du Proche-Orient. Guillaume Lavallée, auteur de *Gaza avant le 7* ; Jean-François Lépine, ancien président de l'Observatoire sur le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord de la Chaire Raoul-Dandurand ; et Lorenzo Trombetta, spécialiste du Proche-Orient, ont uni leurs voix pour offrir un témoignage proche du terrain.

Éloignés des débats politiques polarisés et des discours médiatiques, ils ont partagé leur connaissance d'une région marquée par des années de conflits, ainsi qu'offert un regard nuancé, ancré dans la complexité historique, politique et humaine de la région.

La Palestine, épigone incontournable

« La Palestine est au cœur de la question du Moyen-Orient », a lancé Jean-François Lépine, soulignant que toute tentative de compréhension de la région passe nécessairement par le conflit israélo-palestinien.

Cette affirmation a donné le ton à la discussion, qui a longuement abordé ce sujet central, souvent au cœur de tensions médiatiques et diplomatiques internationales.

À travers leurs interventions, les journalistes ont voulu aller au-delà des clichés et apporter une perspective de terrain dans l'analyse des enjeux contemporains.

Peut-on encore en débattre librement ?

« Est-ce que cette discussion est encore possible ? », c'est la première question qui a été adressée à Guillaume Lavallée lors d'une conférence dans un cégep à Lévis.

Selon lui, l'espace de débat dans les milieux académiques se resserre dangereusement.

« Une ministre a déclaré qu'on n'avait pas vraiment le droit de parler de ces choses-là », affirme-t-il.

En ligne de mire : Pascale Déry, ministre québécoise de l'Enseignement supérieur, qui a récemment semé la controverse en remettant en question la légitimité de certains débats liés au conflit israélo-palestinien dans les cégeps et universités. Pour plusieurs, ses propos ont suscité des critiques, certains les percevant comme une ingérence compromettant la liberté académique.

Selon M. Lavallée, la réponse devient de moins en moins évidente. Il dénonce des pressions politiques croissantes qui menacent la liberté d'expression, en particulier dans les milieux académiques. Un espace qui, à ses yeux, devrait précisément permettre de débattre librement des enjeux d'actualité.

Une parenthèse de dialogue en Gaspésie

Et pourtant, à Carleton-sur-Mer, au cœur de cette chapelle transformée pour l'occasion, la preuve a été donnée qu'un dialogue réfléchi et respectueux est encore possible. Le public, attentif et curieux, a démontré que, même dans les recoins tranquilles de la Gaspésie, il existe une soif de comprendre le monde au-delà des manchettes.

Le Moyen-Orient s'est invité en Gaspésie, non comme un sujet lointain et figé, mais comme une réalité humaine que chacun, à sa mesure, peut tenter de mieux saisir.



- Les conférenciers Claudio Rossi-Marcelli, Marina Catucci et Marcello Vitali-Rosati - Crédit photo : Benoit Daoust

Montée du fascisme en Italie : un laboratoire politique

[Heidi Leuenberger](#)

18 mai 25

Le fascisme est actif en Italie, d'après les propos de la journaliste Marina Catucci et le professeur

Marcello Vitalli-Rosati qui étaient présent à la conférence sur le système politique d'Italie au Festival international du journalisme de Carleton-sur-mer. Ceux-ci observent l'expansion de la polarisation et le renforcement de la politique amateur de l'extrême droite.

Le philosophe et professeur à l'Université de Montréal originaire de Florence, Marcello Vitali-Rosati, dénonce le retour d'un fascisme inventé par l'Italie et exporté aux États-Unis. Le professeur « anticipe ce qui va se passer ailleurs », faisant référence à nos voisins américains. La fin du respect des protocoles politiques et le ton du gouvernement deviennent plus sensationnalistes, selon M. Vitali-Rosati.

Spectacle sensationnaliste

La journaliste correspondante aux États-Unis pour le quotidien de gauche, *Il Manifesto*, Marina Catucci, soutient que « l'Italie est un laboratoire politique, car les *leaders*, ce n'est pas leur profession, et c'est la fin des partis politiques. » Selon elle, les nouveaux politiciens désirent capitaliser l'attention du public, particulièrement chez les citoyens moins éduqués. Cela leur laisse le champ libre pour contrôler la population, renchérit M. Vitali-Rosati en imitant un politicien : « si vous êtes dans l'ignorance totale, je prends un porte-voix et je peux vous diriger. » Selon lui, la plupart des citoyens ont une opinion négative de l'État. D'après les journalistes présents à la conférence : « la désaffectation est forte et l'État est là pour te nuire ».

Quant à la situation politique actuelle, Marina Catucci soutient que « l'extrême droite en Europe semble avoir trouvé la formule magique contre l'immigration et la hausse de prix. » Elle déclare alors qu'il faut « trouver une nouvelle façon de faire de la politique qui ne passe pas par la peur ».

Une saison touristique plus hâtive en Gaspésie



Le Shanti Festival de Carleton-sur-Mer a attiré des adeptes de yoga à travers la province.

Photo : Isabelle Larose

Radio-Canada

Grâce à des événements printaniers comme le Shanti Festival, le Marathon de la Baie-des-Chaleurs, ou encore le Festival international de journalisme, la ville de Carleton-sur-Mer incite les touristes à visiter la Gaspésie plus tôt dans la saison.

Un texte d'Étienne Perreault avec les informations d'Isabelle Larose

Pour une deuxième année consécutive, le Shanti Festival a attiré des centaines d'amateurs de yoga dans la Baie-des-Chaleurs.

La porte-parole du festival, Julie Gauthier, se réjouit que l'événement soit plus populaire que l'an dernier.

L'événement a grandi cette année [...]. Le nombre de journées a augmenté [...]. On a presque doublé le nombre de personnes qui sont là.

Une citation de Julie Gauthier, porte-parole du Shanti Festival



Julie Gauthier est organisatrice et porte-parole du Shanti Festival.

Photo : Isabelle Larose

[AILLEURS SUR INFO : Réforme forestière au Québec : « C'est sûr que j'ai très peur! »](#)

L'engouement derrière ce type d'événement pourrait expliquer l'afflux croissant de touriste en Gaspésie à la fin du printemps. C'est ce que pense le maire de Carleton-sur-Mer, Mathieu Lapointe.

Ça faisait partie de notre stratégie en 2018 [...] d'étirer la saison touristique. Maintenant ce qu'on entend, c'est que le coup d'envoi de la saison touristique démarre avec le festival du journalisme, souligne-t-il.



Le maire de Carleton-sur-Mer, Mathieu Lapointe (Photo d'archives).

Photo : Radio-Canada / Isabelle Larose

Des bénéfices pour la région

Pour une ville qui profite beaucoup du tourisme, cette hausse de l'achalandage en début de saison est très bénéfique selon le maire.

Publicité

C'est des retombées pour nos commerces, mais aussi pour nos citoyens. Ça permet aux restaurants d'ouvrir plus tôt, d'avoir un achalandage important.

Le Manoir Belle-Plage a également observé cette augmentation de l'achalandage. Cet hôtel de Carleton-sur-Mer accueille de plus en plus de touristes dans les mois de mai et de juin.

L'an passé au mois de mai, on a fait 52 % d'occupation. Cette année on a fait 59 %. Habituellement, on commence à remplir l'hôtel au mois de juin. Cette année, la première fois qu'on a remplie sans raison [...] c'était le 28 mai, se réjouit la directrice générale du Manoir Belle Plage, Héroïse Tanguay-Beaumont.



Héloïse Tanguay-Beaumont observe une augmentation de l'achalandage dans son hôtel durant les mois de mai et de juin.

Photo : Isabelle Larose

Elle souligne aussi que la relation tendue entre le Canada et les États-Unis pourrait jouer un rôle sur l'augmentation de l'achalandage, bien que ça demeure incertain.

Liens pour la revue de presse FIJC 2025

<https://ici.radio-canada.ca/info/videos/1-10383936/information-internationale-discutee-a-carleton-sur-mer>

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/atelier-des-m%C3%A9dias/20250531-le-youtubeur-gaspard-g-raconte-sa-mission-d-information>

<https://en-retrait.com/des-crayons-des-ecrans-et-des-barbares-2-2-2-2/>

<https://www.ledevoir.com/culture/medias/880366/monde-journalisme-invite-gaspesie>

<https://www.lesoleil.com/actualites/actualites-locales/2025/05/18/le-festival-du-journalisme-de-carleton-dans-la-cour-des-grands-6PKTQEJ2QJDVBHT2RHWYXHEIVM/>

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2150365/fijc-carleton-sur-mer-journalisme-festival-bertin-leblanc>

<https://www.ledevoir.com/culture/medias/881530/trente-secondes-doute-avant-informer>

<https://www.radiogaspesie.ca/nouvelles/actualite/grand-succes-pour-le-festival-international-du-journalisme/>

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2165562/festival-international-journalisme-carleton-information>

<https://www.lesoleil.com/actualites/actualites-locales/la-capitale/2025/03/25/trump-teinte-le-festival-du-journalisme-de-carleton-sur-mer-MOE4QAPSZNGSJAHPVHVWAE4E/>

<https://www.radiogaspesie.ca/nouvelles/actualite/le-festival-international-de-journalisme-devoile-sa-programmation/>

<https://www.ledevoir.com/culture/medias/881905/caricaturiste-coco-rencontre-caribou-montagnard>

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/atelier-des-m%C3%A9dias/20250524-journaliste-%C3%A0-la-maison-blanche-richard-latendresse-raconte-la-m%C3%A9thode-trump>

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2166106/journalisme-fijc-retombees-economiques-tourisme>
<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2166009/festival-journalisme-carleton-sur-mer-liberte-presse>

<https://www.ledevoir.com/opinion/idees/881926/idees-on-dit-etre-informe-c-est-etre-libre-mais-est-ce-toujours-cas?>

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2165804/festival-journalisme-carleton-sur-mer-information-reseaux-sociaux>

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2165910/festival-international-journalisme-carleton-populisme-desinformation>

<https://ici.radio-canada.ca/info/videos/1-10383936/information-internationale-discutee-a-carleton-sur-mer>

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/meme-frequence/segments/ratrapage/2071365/festival-international-journalisme-a-carleton>

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/bon-pied-bonne-heure/segments/ratrapage/2072684/entrevue-avec-robert-nadeau>

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/tout-terrain/segments/ratrapage/2073692/dessiner-encore-apres-impensable-entrevue-avec-corine-rey-dite-coco>

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/c-est-encore-mieux-l-apres-midi/segments/ratrapage/2073018/youtubeur-gaspard-g-un-modele-info-viable-au-quebec>

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2056299/programmation-festival-journalisme-carleton-sur-mer>

<https://www.latribune.ca/opinions/editorial/2025/05/17/repenser-la-democratie-en-gaspesie-3JDHLFDZJRF3DLYRNSLPHBY2QY/>

https://www.fqji.org/nouvelles/2025/5/21/alexia-boyer-obtient-la-faveur-du-public-au-festival-international-du-journalisme-de-carleton-sur-mer?fbclid=IwY2xjawK9F9JleHRuA2FlbQIxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR4Dh7MkxSPnCg5FdkygJbL7dtyfcG_dMMqx9YOEPsG09aouMj92jxTKt2MGJA_aem_VTjExJd1r4dbPlfaIKTiQw

https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/penelope/segments/ratrapage/2074731/duo-inter-avec-laura-julie-perreault-et-raymond-saint-pierre?fbclid=IwY2xjawK9GBlleHRuA2FlbQIxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR7Log8T2RooSn_Ldv1GCGIt0bB62H1w2-hXJsrJU4wv0mUux5oFeh6lp47Nmwaem_T3_xZyyBM-W9hvxAY3VQCw

https://www.lesoleil.com/chroniques/mylene-moisan/2025/05/21/la-classe-de-madame-lise-V7WKJFPY2FGYNM2CWMZDIWW3OI/?fbclid=IwY2xjawK9GEJleHRuA2FlbQIxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR7CNdcccYgfRmXQh9wTNX5NktqB0vcVNVGEbv49Hnwj3bGfQavvBfeTO0DEpTw_aem_rygFmxr7jTK1ALGv5jxnGg

https://radiochnc.com/2025/05/20/bilan-positif-pour-le-festival-international-de-journalisme-de-carleton-sur-mer?fbclid=IwY2xjawK9GHNleHRuA2FlbQIxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR5f2J8kY60uYYfcJ6rIBTVwdaLVbnifkMpwcvCyiQ_B9v11YQ1BxZjQhTAB1Q_aem_1i7JIs0ySBi1BO-M2SJo7g

https://latelier.uqam.ca/?fbclid=IwY2xjawK9GKZleHRuA2FlbQIxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR5aVEY3-sf6YNurg9I_6-TOF7r7UQmhY1hUnSSPh2-pQRESKg4fBxmdTXYWQA_aem_A8DFyPyQygMPajtHCXHMuA

<https://latelier.uqam.ca/articles/793/le-caribou-montagnard-un-sujet-chaud>

<https://latelier.uqam.ca/articles/792/le-journalisme-sportif-cest-serieux>

<https://latelier.uqam.ca/articles/794/nouveau-modele-daffaire-pour-un-journalisme-en-changement>

<https://latelier.uqam.ca/articles/795/la-mission-des-journalistes-face-a-linaction-environnementale>

<https://latelier.uqam.ca/articles/797/critique-pour-la-memoire-de-gaza>

<https://latelier.uqam.ca/articles/796/une-institution-culturelle-et-non-une-equipe-sportive-comme-les-autres>

<https://latelier.uqam.ca/articles/798/montee-du-fascisme-en-italie-un-laboratoire-politique>

<https://latelier.uqam.ca/articles/799/le-quebec-a-travers-la-lunette-des-autochtones>

<https://latelier.uqam.ca/articles/801/un-journalisme-tres-axe-sur-lhumain>

<https://latelier.uqam.ca/articles/800/gaza-a-carleton-sur-mer-quand-le-moyen-orient-sinvite-en-gaspesie>

<https://latelier.uqam.ca/articles/802/grand-reportage-bourse-de-6500-a-gagner>

https://radiochnc.com/audio-et-video/sous-les-cendres-a-loccasion-du-festival-du-journalisme-a-carleton/?fbclid=IwY2xjawK9GqpleHRuA2FlbQlxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR5f2J8kY60uYYfcJ6rIBTVwdaLVbnifkMpwcVcyiq_B9v11YQ1BxZjQhTAB1Q_aem_1i7Jls0ySbi1BO-M2SJo7g

<https://radiochnc.com/audio-et-video/en-direct-du-festival-international-du-journalisme-de-carleton-de-jeunes-journalistes-en->

[environnement/?fbclid=IwY2xjawK9GtpleHRuA2FlbQlxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR5f2J8kY60uYYfcJ6rIBTVwdaLVbnifkMpwcVcyiq_B9v11YQ1BxZjQhTAB1Q_aem_1i7Jls0ySbi1BO-M2SJo7g](https://radiochnc.com/audio-et-video/en-direct-du-festival-international-du-journalisme-de-carleton-de-jeunes-journalistes-en-environnement/?fbclid=IwY2xjawK9GtpleHRuA2FlbQlxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR5f2J8kY60uYYfcJ6rIBTVwdaLVbnifkMpwcVcyiq_B9v11YQ1BxZjQhTAB1Q_aem_1i7Jls0ySbi1BO-M2SJo7g)

<https://ici.radio-canada.ca/tele/le-telejournal-est-du-quebec/site/episodes/1073548/episode-du-18-mai->

[2025?fbclid=IwY2xjawK9GxllleHRuA2FlbQlxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR4Dh7MkxSPnCg5FdkygJbL7dtyfcG_dMMqx9YOEpsG09aouMj92jxTKt2MGJA_aem_VTjExJd1r4dbPlfalKtiQw](https://ici.radio-canada.ca/tele/le-telejournal-est-du-quebec/site/episodes/1073548/episode-du-18-mai-2025?fbclid=IwY2xjawK9GxllleHRuA2FlbQlxMABicmlkETFaR3Z3NGxySEM5d1d1M0xGAR4Dh7MkxSPnCg5FdkygJbL7dtyfcG_dMMqx9YOEpsG09aouMj92jxTKt2MGJA_aem_VTjExJd1r4dbPlfalKtiQw)

<https://www.youtube.com/watch?v=5osQEswG5RU>

<https://www.facebook.com/reel/1746914759588516>

<https://www.youtube.com/watch?v=yPQc5NXBeZo>

<https://www.lapresse.ca/dialogue/2025-05-15/grande-entrevue-avec-coco-caricaturiste-a-charlie-hebdo-et-a-liberation/l-art-et-la-maniere-de-rire-de->

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/dessine-moi-un->

[matin/segments/rattrapage/2073446/jean-francois-lepine-festival-international-journalisme-carleton-sur-mer](https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/dessine-moi-un-matin/segments/rattrapage/2073446/jean-francois-lepine-festival-international-journalisme-carleton-sur-mer)

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/info->

[reveil/segments/rattrapage/2070944/festival-journalisme-carleton-sur-mer-s-interesse-a-desinformation](https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/info-reveil/segments/rattrapage/2070944/festival-journalisme-carleton-sur-mer-s-interesse-a-desinformation)

<https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/tout->

[terrain/segments/rattrapage/2079152/journalisme-vu-par-jeunes-reportage-manon-globensky](https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/tout-terrain/segments/rattrapage/2079152/journalisme-vu-par-jeunes-reportage-manon-globensky)

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2172393/tourisme-festival-carleton-printemps>

